

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

RICHARD II

WILLIAM SHAKESPEARE

Drame historique — 1595

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

RICHARD	105 rép.	GEÔLIER	5 rép.
BOLINGBROKE	99 rép.	GROOM	4 rép.
YORK	58 rép.	SERVITEUR	3 rép.
AUMERLE	40 rép.	RAGOT	3 rép.
NORTHUMBERLAND	40 rép.	BAGOT	3 rép.
DUCHESSE	31 rép.	BERKLEY	3 rép.
JEAN DE GAND	30 rép.	SURREY	3 rép.
REINE	28 rép.	VALET	3 rép.
BUSHY	14 rép.	CAPITAINE	2 rép.
PERCY	14 rép.	PREMIER GARÇON	2 rép.
NORFOLK	13 rép.	LORD MARÉCHAL	1 rép.
GREEN	12 rép.	ROI RICHARD	1 rép.
ROSS	12 rép.	WILLIOUGHBY	1 rép.
MARÉCHAL	10 rép.	UN SERVITEUR	1 rép.
EXTON	9 rép.	HARRY PERCY	1 rép.
WILLIOUGHBY	7 rép.	PREMIER SERVITEUR	1 rép.
SCROOP	7 rép.	UN LORD	1 rép.
JARDINIER	7 rép.	NORTHUMBERUKD	1 rép.
FITZWATER	7 rép.	DUC	1 rép.

PREMIÈRE DAME

6 rép.

FIN DE RICHARD II

1 rép.

SALISBURY

5 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	6
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Londres. Le palais du roi.)

RICHARD

— Vieux Jean de Gand, Lancastre que le temps honore, — as-tu, conformément à la teneur de ton serment, — amené ici Henri Hereford, ton fils hardi, — pour soutenir cette orageuse accusation, — que notre loisir ne nous a pas permis d'entendre encore, — contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray ?

5

JEAN DE GAND

Oui, mon suzerain.

RICHARD

Dis-moi en outre, l'as-tu sondé ? — Accuse-t-il le duc en raison d'une animosité ancienne, — ou, selon le devoir d'un bon sujet, — sur quelque preuve solide de trahison ?

JEAN DE GAND

— Autant que j'ai pu le pénétrer, — c'est sur la présomption d'un danger dont le duc — menace Votre Altesse, nullement en raison d'une animosité invétérée.¹⁰

(, à ses gens.)

RICHARD

Des gens de la suite sortent.

RICHARD

— Ils sont tous deux d’humeur hautaine et pleins d’ire ; — dans leur rage, sourds comme la mer, violents comme le feu.

15

BOLINGBROKE

— Puissent maintes années de jours heureux être réservées — à mon gracieux souverain, à mon suzerain bien-aimé !

NORFOLK

— Que chaque jour accroisse le bonheur du jour précédent, — jusqu’à ce que les cieux, enviant à la terre sa félicité, — ajoutent un titre immortel à votre couronne !

20

RICHARD

— Nous vous remercions tous deux ; pourtant l’un de vous n’est qu’un flatteur, — à en juger par l’objet qui vous amène, — cette accusation mutuelle de haute trahison. — Cousin de Hereford, quel grief as-tu — contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray ?

NORFOLK

— Que la froideur de mes paroles n’accuse pas ici mon zèle, — Ce n’est pas l’épreuve d’une guerre de femmes, l’aigre clameur de deux langues acharnées, — qui peut arbitrer ce litige entre nous deux. — Un sang qui bout ainsi veut être refroidi ; — pourtant je ne puis me vanter d’avoir la patience assez docile — pour garder le silence et ne rien dire du tout. —

25

Je le déclare tout d’abord, mon profond respect pour Votre Altesse —
 m’empêche de lâcher les rênes et de donner de l’éperon à ma libre pa- 30
 role ; — sans quoi, elle s’emporterait jusqu’à lui rejeter — doublement à
 la gorge ce mot de trahison. — Mettons de côté la royauté de son sang
 auguste, — qu’il ne soit plus le cousin de mon suzerain ; — et je le défie,
 je lui crache au visage, — je l’appelle calomniateur, couard et vilain. — 35
 Ce que je suis prêt à maintenir en lui laissant tous les avantages — fus-
 sé-je, pour le rencontrer, obligé de gagner au pas de course — les crêtes
 glacées des Alpes — ou tout autre terrain inhabitable — que jamais An-
 glais ait osé fouler ! — En attendant, que ceci suffise à défendre ma
 loyauté : — par toutes mes espérances, il en a menti effrontément. 40

NORFOLK

— Je le relève, et, je le jure par cette épée — qui doucement apposa ma
 chevalerie sur mon épaule, — je suis prêt à te faire réponse par tout
 moyen loyal, — dans toutes les formes honorables de l’épreuve chevale-
 resque ; — et, une fois en selle, puissé-je n’en pas descendre vivant, — si
 je suis un traître ou si je combats injustement ! 45

RICHARD

— Quelle hauteur atteint l’essor de sa résolution ! — Thomas de Norfolk,
 que dis-tu à cela ?

NORFOLK

— Oh ! daigne mon souverain détourner la face — et commander à son
 oreille d’être sourde un moment, — que je dise à ce vivant opprobre du
 sang royal — quelle horreur fait à Dieu et aux gens de bien un si hideux 50
 menteur !

RICHARD

— Mowbray, l'impartialité est dans nos yeux comme dans nos oreilles :
— fût-il mon frère, fût-il même l'héritier de mon royaume —

(et il n'est que le fils de mon frère)

RICHARD

, — je jure, par la majesté de mon sceptre, — qu'une parenté si proche de
notre sang sacré — ne lui donnerait aucun privilège et ne rendrait point⁵⁵
partiale — l'inflexible fermeté de mon âme droite. — Il est notre sujet,
Mowbray, comme tu l'es toi-même : — je t'autorise à parler librement et
sans crainte.

RICHARD

— Gentilshommes que le courroux enflamme, laissez-vous guider par
moi. — Purgeons cette colère sans tirer de sang : — voilà ce que nous⁶⁰
prescrivons, sans être médecin. — Une profonde inimitié fait une inci-
sion trop profonde ; — oubliez, pardonnez ; arrangez-vous et mettez-
vous d'accord. — Nos docteurs disent que ce n'est pas le moment de sai-
gner... — Bon oncle, que cette querelle finisse où elle a commencé : —
nous calmerons le duc de Norfolk ; vous, calmez votre fils.⁶⁵

JEAN DE GAND

— Être pacificateur convient à mon âge... — Mon fils, rejetez le gage du
duc de Norfolk.

RICHARD

— Et vous, Norfolk, rejetez le sien.

JEAN DE GAND

— Eh bien, Harry, en bien ? — Quand l'obéissance ordonne, je ne devrais pas ordonner deux fois.

70

RICHARD

— Norfolk, répétez cela ; nous ordonnons ! Inutile délai !

RICHARD

Cette fureur doit être contenue : — donne-moi son gage. Les lions domptent les léopards

RICHARD

.

NORFOLK

— Oui, mais n'effacent pas leurs taches ; enlevez-moi la honte, — et j'abandonne ce gage. Cher, cher seigneur, — le plus pur trésor que puisse donner l'existence mortelle, — c'est une réputation sans tache ; ôtez cela, — et les hommes ne sont qu'une fange dorée, qu'une argile peinte. — Un joyau dans un coffre dix fois verrouillé, — c'est un cœur vaillant dans une poitrine royale. — Mon honneur, c'est ma vie : tous deux ne font qu'un ; — enlevez-moi l'honneur, et ma vie est perdue. — Donc, mon cher suzerain, laissez-moi défendre mon honneur ; — c'est pour lui que je vis, pour lui que je veux mourir.

75

80

(, à Bolingbroke.)

RICHARD

— Cousin, rejetez ce gage ; commencez.

BOLINGBROKE

Jean de Gand sort.

85

RICHARD

— Nous ne sommes pas né pour prier, mais pour commander. — Puisque nous ne pouvons parvenir à vous réconcilier, — soyez prêts à faire vos preuves au péril de votre vie, — le jour de la Saint-Lambert, à Conventry ; — c'est là que vos épées et vos lances arbitreront — l'effervescent litige de votre haine acharnée. — Puisque nous ne pouvons vous calmer,⁹⁰ nous verrons — la justice désigner l'honneur par la victoire. — Lord maréchal, commandez à nos hérauts d'armes — de s'apprêter à régler cette lutte intestine.

RICHARD

Ils sortent.

RICHARD

‌

95

SCÈNE II

(L'ancien hôtel de Savoie, à Londres. (3))

JEAN DE GAND

— Hélas ! ce que j'ai en moi du sang de Gloucester — me sollicite, plus même que vos cris, — à m'élever contre les bouchers de sa vie. — Mais puisque le châtiment réside dans les mains mêmes — qui ont commis le forfait que nous sommes impuissants à châtier, — confions notre cause à la volonté du ciel. — Quand il verra les temps mûrs sur terre, — il fera pleuvoir une brûlante vengeance sur la tête des coupables.

100

JEAN DE GAND

— Cette querelle est celle de Dieu ; car c'est le représentant de Dieu, — l'oïnt du Seigneur, sacré sous ses yeux mêmes, — qui a causé cette mort ; si ce fut un crime, — que le ciel en tire vengeance ; car je ne pourrai jamais lever — un bras irrité contre son ministre.

105

DUCHESSE

— À qui donc, hélas ! pourrai-je me plaindre ?

DUCHESSE

— Eh bien, soit !... Adieu, vieux Jean de Gand, tu vas à Coventry voir — combattre notre neveu Hereford et le féroce Mowbray. — Oh ! puissent les injures de mon mari peser sur la lance de Hereford, — en sorte qu'elle traverse la poitrine du boucher Mowbray ! — Ou si par malheur le premier élan est manqué, — puissent les crimes de Mowbray être un tel poids pour son cœur — qu'ils brisent les reins de son coursier écumant, — et culbutent le cavalier dans la lice, — jetant le misérable à la merci de mon neveu Hereford ! — Adieu, vieillard ; la femme de ton ci-devant frère — doit finir sa vie avec la Douleur, sa compagne.

110

115

JEAN DE GAND

— Sœur, adieu. Il faut que j'aille à Coventry. — Puisse le bonheur rester avec toi, comme partir avec moi !

DUCHESSE

— Un mot encore... La douleur rebondit où elle tombe, — non qu'elle soit vide et creuse, mais par l'effet de sa lourdeur. — Je prends congé de toi avant d'avoir rien dit ; — car le chagrin ne finit pas quand il paraît épuisé. — Recommande-moi à mon frère, Edmond York. — Là, c'est tout... Non, ne t'en va pas ainsi. — Quoique ce soit là tout, ne pars pas si

120

vite... — Je vais me rappeler autre chose... Dis-lui... Oh ! quoi ?... — dis-lui de venir me voir bien vite à Plashy. — Hélas ! et que verra là ce bon vieux York ? — Rien que des logements vides, des murailles dégarnies, — des offices dépeuplés, des dalles désertées ! — Et qu'y entendra-t-il ? pour acclamations, rien que mes gémissements ! — Recommande-moi donc à lui ; qu'il n'aille pas là-bas — chercher la douleur : elle y est partout. — Désolée, désolée, je vais partir d'ici et mourir. — C'est le dernier adieu que te disent mes yeux en pleurs.

125

130

DUCHESSE

Ils sortent.

DUCHESSE

‌

SCÈNE III

(La plaine de Gosford-green, près Coventry.)

MARÉCHAL

— Milord Aumerle, Harry Hereford est-il armé ?

AUMERLE

— Oui, de pied en cap, et impatient d'entrer.

MARÉCHAL

— Le duc de Norfolk, plein de fougue et de hardiesse, — n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

135

AUMERLE

— Ainsi les champions sont prêts, et l'on n'attend plus — que l'arrivée de Sa Majesté.

RICHARD

— Maréchal, demandez à ce champion — pour quelle cause il vient ici en armes ; — demandez-lui son nom ; et, suivant l'usage, sommez-le —
d'attester sous serment la justice de sa cause.

140

(, à Norfolk.)

NORFOLK

— Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. — Je viens ici, engagé par un serment —

(que le ciel préserve un chevalier de violer jamais !)

NORFOLK

— pour défendre mon honneur et ma loyauté — envers Dieu, mon roi et ma postérité — contre le duc de Hereford qui m'accuse, — et par la
grâce de Dieu et par ce bras, — lui prouver, en me défendant, — qu'il est
traître à mon Dieu, à mon roi et à moi. — Comme je combats pour la vérité, que le ciel me soit en aide !

145

NORFOLK

Il s'assied.

RICHARD

— Maréchal, demandez à ce chevalier en armes — qui il est et pourquoi il vient ici, — cuirassé d’habillements de guerre ; — et, suivant les formes de notre loi, — faites-lui attester la justice de sa cause. 150

MARÉCHAL

— Quel est ton nom ? et pourquoi viens-tu ici — devant le roi Richard, dans sa lice royale ? — Contre qui viens-tu ? Et quelle est ta querelle ? — Parle en vrai chevalier, et, sur ce, le ciel te soit en aide ! 155

MARÉCHAL

— Sous peine de mort, que personne n’ait l’audace — ni l’insolente hardiesse de toucher les barrières, — excepté le maréchal et les officiers — désignés pour régler ces loyales épreuves.

BOLINGBROKE

— Lord maréchal, permettez que je baise la main de mon souverain — et que je plie le genou devant Sa Majesté ; — car, Mowbray et moi, nous sommes comme deux hommes — ayant fait vœu d’un long et pénible pèlerinage. — Prenons donc solennellement congé — de nos amis divers par un affectueux adieu. 160

(, à Richard.)

MARÉCHAL

— L’appelant salue Votre Altesse en toute féauté, — et demande à vous baiser la main et à prendre congé de vous. 165

(, se levant.)

RICHARD

Nous voulons descendre et le presser dans nos bras. — Cousin Hereford, qu'à la justice de ta cause — la fortune réponde en ce loyal combat ! — Adieu, mon sang ! Si tu le répands aujourd'hui, — nous pourrions pleurer, mais non venger ta mort.

BOLINGBROKE

— Oh ! que de nobles yeux ne profanent pas une larme — pour moi, si je suis transpercé par la lance de Mowbray ! — Aussi confiant que le faucon qui fond — sur un oiseau, je vais combattre Mowbray.¹⁷⁰

BOLINGBROKE

Au lord maréchal.

BOLINGBROKE

— Mon aimable lord, je prends congé de vous, — et de vous, mon noble cousin, lord Aumerle. — Je ne suis pas malade, quoique aux prises avec la mort ; — mais je suis alerte et jeune, et je respire la joie.¹⁷⁵

BOLINGBROKE

Se tournant vers Jean de Gand.

JEAN DE GAND

— Le ciel te fasse prospère en ta bonne cause ! — Sois à l'exécution prompt comme l'éclair ; — et que tes coups, doublement redoublés, — tombent comme un écrasant tonnerre sur le casque — de ton perfide ennemi ! Surexcite ton jeune sang, sois vaillant et vis.¹⁸⁰

BOLINGBROKE

— Mon innocence et Saint-Georges à la rescousse !

BOLINGBROKE

Il s'assied.

NORFOLK

— Quel que soit le sort que me réserve Dieu ou la fortune, — ici doit
vivre ou mourir, fidèle au trône du roi Richard, — un loyal, juste et in-
tègre gentilhomme. — Jamais captif n'eut plus de joie — à secouer les 185
chaînes de la servitude et à ressaisir — une liberté d'or sans contrôle —
que n'en a mon âme palpitante à célébrer — cette fête martiale avec
mon adversaire. — Très-puissant suzerain, et vous, compagnons, mes
pairs, — recevez de ma bouche un souhait d'heureuses années. — Serein 190
et joyeux, comme à une parade, — je vais au combat. La loyauté a un
cœur tranquille.

RICHARD

— Adieu, milord : je vois avec sécurité — luire dans ton regard la vertu
et la valeur. — Maréchal, ordonnez l'épreuve, et faites commencer.

RICHARD

Le roi et les lords retournent à leurs sièges.

195

MARÉCHAL

Harry de Hereford, de Lancastre et de Derby, — reçois ta lance, et Dieu
défende le droit !

(, se levant.)

BOLINGBROKE

— Crénelé dans mon espérance, je crie : Amen !

(, à un officier.)

MARÉCHAL

— Allez porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

MARÉCHAL

premier héraut d'armes.

200

MARÉCHAL

— Harry de Hereford, Lancastre et Derby, — se présente ici pour son Dieu, son souverain et lui-même, — afin de prouver, sous peine d'être reconnu fourbe et félon, — que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, — est traître à son Dieu, à son souverain et à lui ; il le somme de s'élancer au combat.

205

MARÉCHAL

deuxième héraut d'armes.

MARÉCHAL

— Ici se présente Thomas Mowbray, duc de Norfolk, — pour se défendre et pour prouver, — sous peine d'être reconnu fourbe et félon, — que Harry de Hereford, Lancastre et Derby, — est déloyal à Dieu, à son souverain et à lui ; déterminé et plein d'ardeur, — il n'attend que le signal pour commencer.

210

MARÉCHAL

— Sonnez, trompettes ; et élancez-vous, combattants.

MARÉCHAL

On sonne la charge.

MARÉCHAL

Le roi jette dans le champ clos son bâton de commandant

MARÉCHAL

.

215

MARÉCHAL

— Arrêtez ! le roi a jeté son bâton.

RICHARD

— Que tous deux déposent leurs heaumes et leurs lances et retournent à leurs sièges.

RICHARD

À Jean de Gand et aux seigneurs assesseurs.

RICHARD

— Venez conférer avec nous... Et que les trompettes sonnent — jusqu'au²²⁰ moment où nous signifierons à ces ducs ce que nous aurons décrété.

RICHARD

Longue fanfare.

RICHARD

Aux combattants.

RICHARD

Approchez, — et écoutez ce que nous avons arrêté avec notre conseil. —
Attendu que la terre de notre royaume ne doit pas être souillée — de ce ²²⁵
sang précieux qu'elle a nourri ; — que nos yeux abhorrent l'atroce spec-
tacle des plaies civiles creusées par des épées voisines ; — que, dans
notre pensée, l'orgueil aux ailes d'aigle d'une ambition qui aspire à la
nue — et la rancune d'une jalouse rivalité vous provoquent — à réveiller
la paix qui, dans le berceau de notre pays, — sommeille avec la calme et ²³⁰
douce respiration d'un enfant endormi ; — attendu que l'alarme causée
par le rauque ouragan des tambours, — par le cri terrible des trompettes
stridentes — et par le choc discordant des armes furieuses — pourrait
chasser la noble paix de nos tranquilles contrées — et nous réduire à
marcher dans le sang de nos parents ; — en conséquence, nous vous ²³⁵
bannissons de nos territoires. — Vous, cousin Hereford, sous peine de
mort, — jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos champs, —
vous ne reverrez pas nos beaux domaines, — mais vous foulerez les sen-
tiers étrangers de l'exil.

BOLINGBROKE

— Que votre volonté soit faite ! Une chose doit me consoler : — c'est que ²⁴⁰
le soleil, qui vous réchauffe ici, luira aussi pour moi ; — c'est que les
rayons d'or qu'il vous prête ici — brilleront sur moi et doront mon
exil.

NORFOLK

— Sentence rigoureuse, mon souverain seigneur, — et que je n'attendais
pas de la bouche de Votre Altesse ! — Coup profond — qui me rejette ²⁴⁵
dans une atmosphère misérable ! — Ah ! j'avais mérité de Votre Altesse

une meilleure récompense ! — L’idiome que j’ai appris depuis quarante années, — mon anglais natal, je dois désormais l’oublier. — Et désormais ma langue me sera aussi inutile — qu’une viole ou une harpe sans cordes, — qu’un bon instrument enfermé dans son étui — ou mis entre 250 des mains — qui ne savent pas le toucher pour en régler l’harmonie. — Dans ma bouche vous avez emprisonné ma langue — sous la double grille de mes dents et de mes lèvres ; — et la stupide, l’insensible, la stérile ignorance — doit me servir de geôlier. — Je suis trop vieux pour cajoler une nourrice, — trop avancé en âge pour me faire écolier. — 255 Qu’est-ce donc que ta sentence, sinon une mort muette — qui dérobe à ma langue son souffle natal ?

RICHARD

— Il ne te sert de rien de te lamenter. — Après notre sentence, les plaintes arrivent trop tard.

NORFOLK

— Ainsi je vais tourner le dos au soleil de mon pays — pour aller vivre 260 dans les mélancoliques ténèbres d’une nuit sans fin.

NORFOLK

Il va pour se retirer.

(, à Norfolk.)

RICHARD

— Reviens et prends un engagement.

RICHARD

Aux deux exilés.

BOLINGBROKE

Je le jure.

265

NORFOLK

— Je jure aussi d’observer toutes ces conditions.

BOLINGBROKE

— Norfolk, encore un mot, mais un mot d’ennemi ! — Eu ce moment, si le roi nous avait laissés faire, — une de nos âmes serait errante dans les airs, — bannie du frêle sépulcre de notre chair, — comme notre chair est maintenant bannie de cette terre. — Confesse tes trahisons, avant de fuir ce royaume. — Puisque tu as si loin à aller, n’emporte pas — l’accablant fardeau d’une conscience coupable.

270

NORFOLK

— Non, Bolingbroke. Si jamais je fus un traître, — que mon nom soit rayé du livre de vie, — et moi, banni du ciel, comme d’ici ! — Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi, nous le savons ; — et le roi en fera trop tôt, je le crains, la déplorable épreuve... — Adieu, mon suzerain... Désormais je ne puis plus m’égarer. — Hormis la route d’Angleterre, tout chemin est le mien.

275

(, à Jean de Gand.)

RICHARD

À Bolingbroke.

RICHARD

Après six hivers glacés, — retourne de l’exil dans la patrie, et tu seras le bienvenu.

280

BOLINGBROKE

— Que de temps dans un petit mot ! — Quatre hivers languissants et quatre riants printemps — tiennent dans une parole. Tel est, le souffle des rois !

JEAN DE GAND

— Je remercie mon suzerain d’avoir, par égard pour moi, — abrégé de
quatre ans l’exil de mon fils. — Mais je n’en recueillerai que peu 285
d’avantage ; — car, avant que les six années qu’il doit passer loin de moi
— aient varié leurs lunes et accompli leur révolution, — ma lampe pri-
vée d’huile et ma flamme épuisée — seront éteintes par l’âge dans la
nuit éternelle ; — mon bout de lumignon sera brûlé et fini, — et la mort 290
aveugle ne me laissera pas revoir mon fils.

RICHARD

— Bah ! mon oncle, tu as bien des années à vivre.

JEAN DE GAND

— Pas une minute, roi, que tu puisses me donner. — Tu peux abrégier
mes jours par un sombre chagrin, — et m’enlever des nuits, mais non
me prêter un lendemain. — Tu peux aider l’âge à sillonner ma face, — 295
mais tu ne peux arrêter une ride en son pèlerinage. — Ta parole peut
concourir avec l’âge à ma mort, — mais, mort, ton royaume ne saurait
racheter mon souffle !

RICHARD

— Ton fils est banni par un sage verdict — auquel tu as, pour ta part,
donné ton suffrage : — pourquoi donc sembles-tu protester contre notre 300
justice ?

RICHARD

— Cousin, adieu... Toi aussi, mon oncle, dis-lui adieu : — nous le bannissons pour six ans ; il faut qu'il parte.

RICHARD

Fanfares. Sortent Richard et sa suite.

AUMERLE

— Cousin, adieu : ce que votre personne ne pourra plus nous dire, — signifiez-le par écrit du lieu de votre résidence. 305

MARÉCHAL

— Moi, milord, je ne prends pas congé de vous ; car je compte vous escorter — à cheval, aussi loin que le permettra cette terre.

JEAN DE GAND

— Oh ! pourquoi thésaurises-tu tes paroles, — et ne réponds-tu pas aux effusions de tes amis ? 310

BOLINGBROKE

— Les paroles me manquent pour vous faire mes adieux, — au moment même où ma langue devrait les prodiguer — pour exhaler la douleur exubérante de mon cœur.

JEAN DE GAND

— Ton chagrin n'est qu'une absence temporaire.

JEAN DE GAND

— Qu'est-ce que six hivers ? C'est bien vite passé. 315

BOLINGBROKE

— Oui, pour l'homme dans la joie ; mais d'une heure le chagrin en fait dix.

JEAN DE GAND

— Suppose que c'est un voyage que tu fais pour ton plaisir.

BOLINGBROKE

— Mon cœur me détrompera par un soupir, — lui pour qui ce sera un pèlerinage forcé.

320

JEAN DE GAND

— Regarde le sombre cercle de ta marche douloureuse — comme la monture où tu dois enchâsser — le précieux joyau de ton retour.

BOLINGBROKE

— Non, chacun de mes pas pénibles — me rappellera bien plutôt quel monde — m'éloigne des bijoux qui me sont chers. — Il faut que je fasse le long apprentissage — des routes de l'étranger ; et à la fin, — devenu libre, de quoi pourrai-je me vanter, — sinon d'avoir été le journalier de la douleur ?

325

BOLINGBROKE

— Oh ! qui peut tenir un tison dans sa main, — en songeant aux glaces du Caucase ? — ou émailler l'aiguillon d'un appétit famélique — par la seule idée d'un festin imaginaire ? — ou se rouler nu dans la neige de décembre, — en songeant à la chaleur d'un été fantastique ? — Oh ! non, la pensée du bien — ne rend que plus vif le sentiment du mal. — La dent cruelle de la douleur n'est jamais plus venimeuse — que quand elle mord sans ouvrir la plaie.

330

JEAN DE GAND

— Viens, viens, mon fils ; je vais te mettre dans ton chemin. — Si j'étais 335
jeune comme toi, et dans ta situation, je ne voudrais pas rester.

BOLINGBROKE

— Adieu donc, sol de l'Angleterre ; adieu, terre chérie, — ma mère, ma
nourrice, qui me portes encore ! — En quelque lieu que j'erre, je pourrai
toujours me vanter — d'être, quoique banni, un véritable Anglais.

BOLINGBROKE

Tous sortent. 340

BOLINGBROKE

‌

SCÈNE IV

(Le palais du roi à Londres.)

RICHARD

— Nous l'avons remarqué... Cousin Aumerle, — jusqu'où avez-vous ac-
compagné le haut Hereford ?

AUMERLE

— J'ai accompagné le haut Hereford, puisque ainsi vous l'appellez, —
jusqu'à la première grande route, et je l'ai quitté là. 345

RICHARD

— Et, dites-moi, la séparation a-t-elle fait verser bien des larmes ?

AUMERLE

— Ma foi, aucune de ma part, n'était un vent du nord-est, — qui, en nous soufflant aigrement au visage, — a réveillé la pituite endormie, et a ainsi, par hasard, — honoré d'une larme notre creuse séparation.

RICHARD

— Qu'a dit notre cousin, quand vous l'avez quitté ?

350

RICHARD

— Il est notre cousin, cousin ; mais il est douteux, — quand le temps le rappellera de l'exil, — que notre parent revienne voir sa famille. — Nous-même, et Bushy, et Bagot que voici, et Green, — nous avons remarqué sa courtoisie envers les gens du peuple, — par quelle humble et familière révérence — il semblait plonger dans leurs cœurs, — que de respects il prostituait à ces manants, — gagnant de pauvres artisans par l'artifice de ses sourires — et par son édifiante soumission aux rigueurs de son sort, — comme s'il eût voulu emporter leurs affections dans l'exil ! — Il ôtait son chapeau à une marchande d'huîtres ! — Deux haquetiers lui criaient : Dieu vous conduise ! — et obtenaient le tribut de son souple genou — avec des merci, mes compatriotes, mes chers amis .
— Comme si l'Angleterre lui appartenait par réversion, — et qu'il fût le plus prochain espoir de nos sujets !

355

360

GREEN

— C'est bon, il est parti, et avec lui disparaissent toutes ces idées. — Songeons maintenant aux rebelles qui surgissent en Irlande. — Il faut faire diligence, mon seigneur ; — ne leur laissons pas trouver de nou-

365

velles ressources dans de nouveaux retards, — aussi utiles pour eux que funestes à Votre Altesse.

BUSHY

— Bushy, quelles nouvelles ?

BUSHY

— Le vieux Jean de Gand est gravement malade, milord ; — il a été pris soudain, et il envoie en toute hâte — supplier Votre Majesté de l’aller voir. ³⁷⁰

RICHARD

— Où est-il ?

BUSHY

À Ely-House.

RICHARD

— Ciel, suggère à son médecin l’idée — de le dépêcher immédiatement à sa tombe ! — La garniture de ses coffres nous fera des habits — pour équiper nos soldats dans cette guerre d’Irlande. — Venez, messieurs, allons le visiter. — Dieu veuille qu’en faisant toute diligence, nous arrivions trop tard ! ³⁷⁵

RICHARD

Ils sortent.

380

RICHARD

‌

SCÈNE V

(Un appartement dans Ely-House.)

JEAN DE GAND

— Le roi viendra-t-il ? Que je puisse rendre mon dernier soupir — dans un conseil salutaire pour son imprudente jeunesse !

JEAN DE GAND

— Oh ! mais on dit que la voix des mourants — commande l'attention, comme une profonde harmonie. — Quand les paroles sont rares, elles ne sont guère proférées en vain. — Car c'est la vérité que murmurent ceux qui murmurent leurs paroles à l'agonie. — Celui qui bientôt ne pourra plus rien dire est plus écouté — que ceux dont la jeunesse et la santé inspirent la causerie. — La fin des hommes est plus remarquée que toute leur vie passée. — Le coucher du soleil, le final d'une mélodie —

390

(l'arrière-goût des douceurs en est toujours le plus doux)

JEAN DE GAND

restent — gravés dans la mémoire plus que les choses antérieures. — Bien que Richard ait refusé d'écouter les conseils de ma vie, — son oreille peut ne pas être sourde à la triste parole de ma mort.

YORK

— Non, elle est absorbée par les accents flatteurs, — par les louanges adressées à sa puissance, et puis — par des vers licencieux dont l'harmonie venimeuse — trouve toujours ouverte l'oreille de la jeunesse, — par le récit des modes de cette superbe Italie — dont notre nation, toujours tardive en ses singeries, — suit les manières en trébuchant dans une basse imitation ! — Survient-il dans le monde une vanité, — quelque

395

vile qu'elle soit, pourvu qu'elle soit neuve, — vite on l'insinue à l'oreille royale ! — Aussi les conseils arrivent toujours trop tard, — là où la volonté se mutine contre l'empire de la raison. — Ne cherche pas à diriger celui qui veut lui-même choisir son chemin. — À peine te reste-t-il un souffle, et tu veux le perdre ! 400

YORK

— Le roi est venu : ménage sa jeunesse ; — car les jeunes poulains ardents deviennent furieux quand on les irrite. 405

REINE

— Comment se porte notre noble oncle Lancastre ?

RICHARD

— Comment va, l'homme ? Comment se porte le vieux Gand ?

JEAN DE GAND

— Oh ! que ce nom convient à ma personne ! — Vieux gant, en vérité, vieille peau racornie ! — En moi la douleur a gardé un long jeûne fastidieux ; — et qui peut jeûner sans se dessécher ? — J'ai longtemps veillé l'Angleterre endormie ; — les veilles amènent la maigreur, et la maigreur est toute décharnée. — Ce bonheur qui soutient un père, — la vue de mes enfants, j'en ai été strictement sevré, — et c'est par cette privation que tu as fait de moi ce que je suis, — un vieux gant bon à jeter dans la fosse, une vieille peau — dont hérite la matrice profonde de la tombe ! 410 415

RICHARD

— Un malade peut-il jouer si subtilement sur son nom !

JEAN DE GAND

— Non ! ma misère s’amuse à se moquer d’elle-même ; — puisque tu veux détruire mon nom avec moi, — car je me moque de mon nom, grand roi, pour te flatter.

420

JEAN DE GAND

— Non, non ; ce sont les vivants qui flattent ceux qui meurent.

RICHARD

— Mais toi qui es mourant, tu dis que tu me flattes.

JEAN DE GAND

— Oh ! non, c’est toi qui te meurs, bien que je sois le plus malade.

RICHARD

— Je suis en pleine santé, je respire, et je te vois bien malade.

425

JEAN DE GAND

— Ah ! celui qui m’a créé sait que je te vois bien malade : — la maladie que tu vois en moi, je la vois en toi. — Ton lit de mort, c’est ce vaste pays, — où tu languis dans l’agonie de ta renommée. — Et toi, trop insoucieux patient, — tu confies ta personne sacrée aux soins — des médecins mêmes qui ont fait ton mal. — Mille flatteurs siègent sous ta couronne, — dont le cercle n’est pas plus large que ta tête ; — et, si petite que soit cette cage, — leurs ravages ont toute l’étendue de ce royaume. — Oh ! si d’un regard prophétique ton aïeul avait — pu voir comment le fils de son fils ruinerait ses fils, — il aurait mis ton déshonneur hors de ta portée ; — il t’aurait dépossédé d’avance en te déposant, — plutôt que de te laisser, possédé que tu es, te déposer toi-même. — Oui, cousin, quand tu serais le maître du monde, — il y aurait déshonneur à affermer

430

435

ce pays ; — mais quand tu ne possèdes au monde que l'Angleterre, — n'est-il pas plus que déshonorant de la déshonorer ainsi ? — Tu es un seigneur d'Angleterre, tu n'en est plus le roi : — ta puissance légale s'est asservie à la loi, — et...

440

JEAN DE GAND

— Oh ! ne m'épargne pas, fils de mon frère Édouard, — par cette raison que je suis le fils d'Édouard son père ! — Pareil au pélican, tu as déjà tiré — de ce sang et tu t'en es enivré. — Mon frère Gloucester, cette âme si franchement bienveillante, —

445

(veuille le ciel l'admettre à la félicité parmi les âmes bienheureuses !)

JEAN DE GAND

— peut te servir de précédent, pour témoigner — que tu ne te fais pas scrupule de verser le sang d'Édouard. — Ligue-toi avec mon mal présent ; — et que ta cruauté s'associe à la vieillesse crochue — pour faucher d'un coup une fleur depuis trop longtemps flétrie. — Vis dans ton infamie, mais que ton infamie ne meure pas avec toi ! — Et puissent ces derniers mots être à jamais tes bourreaux !... — Portez-moi à mon lit, et puis à ma tombe ! — Que ceux-là aiment la vie qui ont encore l'amour et l'honneur !

450

JEAN DE GAND

Il sort, emporté par ses gens.

RICHARD

— Et que ceux-là meurent qui n'ont plus que la vieillesse et l'humeur sombre ! — Tu n'as plus qu'elles deux, et toutes deux sont faites pour la tombe.

455

YORK

— Je supplie Votre Majesté de n'imputer ces paroles — qu'à l'humeur d'une sénilité maladive. — Il vous aime, sur ma vie, et vous chérit — autant que Henry, duc de Hereford, s'il était ici.

460

NORTHUMBERLAND

— Mon suzerain, le vieux Gand se recommande au souvenir de Votre Majesté.

RICHARD

— Que dit-il ?

NORTHUMBERLAND

Rien, vraiment : tout est dit. — Sa langue est désormais un instrument sans corde. — Paroles et vie, le vieux Lancastre a tout épuisé.

465

YORK

— Puisse York être maintenant le premier à faire ainsi banqueroute ! — Si pauvre que soit la mort, elle met fin à la misère mortelle.

RICHARD

— Le fruit le plus mûr doit tomber le premier ; de là sa chute. — Son temps est terminé ; nous, nous avons à achever notre pèlerinage : — n'en parlons plus... Songeons maintenant à notre guerre d'Irlande. — Il nous faut exterminer ces Kernes farouches et échevelés, — seuls êtres venimeux qui vivent — sur une terre où rien de venimeux n'a le privilège de vivre. — Et comme cette grande entreprise entraîne des charges, — nous saisissons pour nos subsides — l'argenterie, les espèces, les revenus et les biens meubles — que possédait notre oncle Jean de Gand.

470

475

RICHARD

— Eh bien, mon oncle, de quoi s'agit-il ?

RICHARD

— Pensez ce que vous voudrez ; nous saisissons dans nos mains — sa vaisselle plate, ses biens, son argent et ses terres.

YORK

— Je n'en serai pas témoin. Adieu, mon suzerain. — Quelles seront les suites de ceci, nul ne peut le dire ; — mais il y a lieu de croire que de mauvais procédés — ne sauraient aboutir à de bons résultats.

480

YORK

Il sort.

RICHARD

— Bushy, va immédiatement chez le comte de Wiltshire ; — dis lui de nous rejoindre à Ely-House pour aviser à cette affaire. Demain — nous ferons route pour l'Irlande ; et il est grand temps, ma foi. — En notre absence, nous créons — notre oncle York lord gouverneur d'Angleterre, — car il est loyal, et nous a toujours bien aimé ! — Venez, notre reine : demain il nous faudra partir ; — amusons-nous, car nous n'avons pas longtemps à rester.

485

RICHARD

Fanfares.

490

RICHARD

Sortent le roi, la reine, Bushy, Aumerle, Green et Bagot.

NORTHUMBERLAND

— Eh bien, milords, le duc de Lancastre est mort.

WILLOUGHBY

— Duc par le titre, mais non par le revenu.

NORTHUMBERLAND

— Il le serait largement des deux façons, si la justice avait ses droits.

Ross

— Mon cœur est gros ; mais il crèvera dans le silence — plutôt que de se
soulager par un libre langage. ⁴⁹⁵

NORTHUMBERLAND

— Non ! dis ta pensée ; et qu'il perde à jamais la parole celui qui répète-
ra tes paroles pour te faire tort !

WILLOUGHBY

— Ce que tu veux dire concerne-t-il le duc de Hereford ? — Si cela est,
parle hardiment, mon cher : — mon oreille est prompte à écouter, quand
il s'agit de son bien. ⁵⁰⁰

Ross

— De son bien ? Je ne puis rien pour son bien —

(si vous trouvez que ce soit pour son bien)

Ross

, que le plaindre — d'être ainsi châtré et dépouillé de son patrimoine.

NORTHUMBERLAND

— Par le ciel, c'est une honte que de laisser accabler par de telles iniquités — un prince royal et tant d'autres — nobles enfants de ce pays chancelant. — Le roi n'est plus lui-même ; il se laisse bassement mener — par des flatteurs ; et, à la première accusation — que leur haine inventera contre nous, — le roi exercera des poursuites sévères — contre nous, nos existences, nos enfants, nos héritiers. 505

WILLOUGHBY

— Et Chaque jour sont inventées de nouvelles exactions, — blancs seings, dons volontaires, et je ne sais quoi encore. — Mais, au nom du ciel, à quoi passe tout cela ? 510

NORTHUMBERLAND

— Les guerres n'en ont rien absorbé, car il n'a pas guerroyé ; — il a lâchement cédé par un compromis — ce que ses ancêtres avaient conquis par de grands coups ; — il a dépensé dans la paix plus qu'eux dans la guerre. 515

Ross

— Le comte de Wiltshire a le royaume en ferme.

WILLOUGHBY

Le roi a fait banqueroute comme un homme insolvable.

NORTHUMBERLAND

— L'opprobre et la ruine planent sur lui.

Ross

— Malgré ses taxes écrasantes, — il n’a d’argent pour cette guerre
d’Irlande — qu’en volant le duc banni. 520

NORTHUMBERLAND

— Son noble parent ! ô roi dégénéré ! — Mais, milords, nous entendons
chanter cette formidable tempête — et nous ne cherchons pas de refuge
pour éviter l’ouragan. — Nous voyons le vent enfler violemment nos
voiles et nous ne les carguons pas !... Nous nous laissons perdre par sé- 525
curité !

NORTHUMBERLAND

— Non pas. Dans les yeux caves de la mort — je vois poindre la vie ;
mais je n’ose dire — combien est proche l’heure de notre salut.

WILLOUGHBY

— Ah ! fais-nous part de tes pensées, comme nous te faisons part des
nôtres. 530

Ross

— Parle avec confiance, Northumberland ; — nous trois ne faisons qu’un
avec toi, et, adressées à nous, — tes paroles ne sont que des pensées. Ex-
prime-toi donc hardiment.

Ross

— À cheval ! à cheval ! parle d’hésitations à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY

— Que mon cheval tienne bon, et je serai là le premier. 535

WILLOUGHBY

Ils sortent.

WILLOUGHBY

‌

SCÈNE VI

(Londres. Le palais du roi.)

BUSHY

— Madame, Votre Majesté est trop triste. — Vous avez promis, en quittant le roi, — d'écarter une mélancolie délétère pour la vie, — et de garder une humeur enjouée.

540

REINE

— J'ai fait cette promesse pour plaire au roi, mais je ne puis me plaire — à la tenir ; pourtant je ne sache pas avoir de motif — pour choyer un hôte tel que le chagrin, — hormis l'ennui d'avoir dit adieu à un hôte aussi cher — que mon cher Richard. N'importe, il me semble toujours — que quelque malheur imminent, dont la fortune est grosse, — va m'arriver ; et mon âme — tremble intérieurement de je ne sais quoi : quelque chose l'attriste, — et ce n'est pas seulement le départ de mon-seigneur le roi.

545

REINE

— C'est possible ; mais un sentiment intime — me persuade qu'il en est autrement. Quoi qu'il en soit, — je ne puis être que triste, profondément triste : — bien que ma pensée ne s'arrête à aucune pensée, — je ne sais quelle oppression m'énerve et m'écrase.

550

BUSHY

— Cette douleur n'est qu'une imagination, ma gracieuse dame !

REINE

— Nullement ; si c'était une imagination, — elle serait enfantée — par quelque chagrin antérieur ; elle ne l'est pas, — car rien n'a engendré ce
qui m'afflige ; — le néant dont je souffre n'est pas né de quelque chose. 555
— C'est par anticipation que j'ai cette douleur ; — ce qu'elle est, je ne le
sais pas encore, — je ne puis la décrire ; c'est un mal sans nom.

REINE

— Pourquoi l'espères-tu ? Espérons plutôt qu'il l'est. — Car son entre-
prise appelle la célérité ; sa célérité, notre espoir. — Pourquoi donc es-
pères-tu qu'il n'est pas embarqué ? 560

GREEN

— Parce qu'il pourrait encore, lui, notre espoir, faire replier ses troupes,
— et réduire au désespoir l'espoir d'un ennemi — qui vient de débarquer
en force dans ce pays. — Le banni Bolingbroke s'est rappelé lui-même —
et, les armes à la main, est arrivé sain et sauf — à Ravenspurg. 565

REINE

Le Dieu du ciel nous en préserve !

GREEN

— Oh ! il n'est que trop vrai, madame ; et, qui pis est, — le lord Nor-
thumberland, son jeune fils Henri Percy, — les lords Ross, Beaumont et
Willoughby, ont couru se joindre à lui avec tous leurs puissants amis.

BUSHY

— Pourquoi n’avez-vous pas proclamé traîtres Northumberland — et tous ceux de la faction révoltée ? 570

GREEN

— Nous l’avons fait : sur quoi le comte de Worcester — a brisé son bâton, résigné sa charge de sénéchal, — et tous les gens de la maison du roi ont fui avec lui — vers Bolingbroke.

REINE

— Green, tu viens d’accoucher ma douleur, — et Bolingbroke en est le fils effrayant. — Maintenant mon âme a mis au monde son prodige ; — et moi, mère, j’ai dans les convulsions de cette nouvelle délivrance — accumulé souffrance sur souffrance, angoisse sur angoisse. 575

REINE

Et qui m’en empêchera ? — Je veux désespérer et rompre — avec le fourbe espoir. C’est un flatteur, — un parasite qui fait reculer la mort. — La mort dénouerait doucement les liens de l’existence, — sans le faux espoir qui en prolonge l’agonie. 580

GREEN

— Voici venir le duc d’York.

REINE

— Avec les insignes de la guerre autour de son cou vieilli. — Oh ! qu’il a l’air soucieux et préoccupé ! — Oncle, — au nom du ciel, dites-nous des paroles consolantes. 585

YORK

— Si j'en disais, je mentirais à ma pensée. — La consolation est au ciel ;
et nous sommes sur la terre, — où il n'existe que croix, soucis et cha-
grins. — Votre mari est allé sauver son empire au loin, — tandis que
d'autres viennent le lui faire perdre chez lui. — Il m'a laissé ici pour
étayer ses États, — moi qui, affaibli par l'âge, ne puis me soutenir moi-
même. — Maintenant vient l'heure critique qu'ont amenée ses excès ! —
Maintenant il va éprouver les amis qui le flattaient.

590

UN SERVITEUR

— Milord, votre fils était parti avant mon arrivée.

SERVITEUR

— Milord, j'avais oublié de le dire à votre seigneurie, — aujourd'hui, en
venant, j'y ai passé... — Mais je vais vous affliger si je vous révèle le
reste.

595

YORK

— Qu'est-ce, maraud ?

SERVITEUR

— Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte.

YORK

— Miséricorde ! quelle marée de malheurs — vient fondre tout à coup
sur cette malheureuse terre ! — Je ne sais que faire... Plût à Dieu que, —
sans que je l'y eusse provoqué par aucune trahison, — le roi eût pris ma
tête avec celle de mon frère ! — Eh bien, a-t-on dépêché des courriers
pour l'Irlande ? — Comment trouver de l'argent pour cette guerre ? —
Venez, ma sœur... ma nièce, veux-je dire ! pardonnez, je vous prie...

600

605

YORK

Au serviteur.

YORK

— Va, l'ami, rends-toi chez moi, procure-toi des chariots, — et rapporte toutes les armes qui sont là.

YORK

Le serviteur sort.

YORK

Aux seigneurs.

610

YORK

Sortent York et la Reine.

BUSHY

— Le vent est bon pour porter les nouvelles en Irlande ; — mais aucune n'en revient. Lever des forces — proportionnées à celles de l'ennemi, — c'est pour nous tout à fait impossible.

GREEN

— En outre, notre dévouement au roi — nous dévoue à la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

615

RAGOT

— C'est-à-dire du peuple capricieux : car son amour — est dans sa bourse : et quiconque la vide — lui remplit le cœur d'une mortelle haine.

BUSHY

— Ainsi le roi est généralement condamné.

RAGOT

— Si le jugement dépend du peuple, nous le sommes également, — ayant
toujours été dévoués au roi. 620

GREEN

— Eh bien, je vais me réfugier sur-le-champ au château de Bristol : — le comte de Wiltshire y est déjà.

BUSHY

— J'irai avec vous : car le plus léger service — que le peuple hostile puisse nous rendre, — c'est de nous mettre tous en pièces, le chien ! —
Voulez-vous venir avec nous ? 625

BUSHY

— Tout dépend de la tentative d'York pour repousser Bolingbroke.

GREEN

— Hélas ! pauvre duc ! la tâche qu'il entreprend, — c'est de compter les sables de la plage, c'est de boire l'Océan ! — Pour un qui combattrait de son côté, mille désertent.

630

BUSHY

— Adieu, encore une fois ! une fois pour toutes, et pour toujours !

GREEN

— Eh bien, nous nous retrouverons peut-être.

BAGOT

Jamais, je le crains.

BAGOT

Ils sortent.

BAGOT

‌

635

SCÈNE VII

(Les montagnes du Gloucestershire.)

BOLINGBROKE

— Quelle distance y a-t-il, milord, d'ici à Berkley ?

BOLINGBROKE

— Ma compagnie a beaucoup moins de valeur — que vos bonnes paroles... Mais qui vient ici ?

NORTHUMBERLAND

— C'est mon fils, le jeune Harry Percy, — envoyé je ne sais d'où par mon frère Worcester... — Harry, comment va votre oncle ?

640

PERCY

— Je croyais, milord, avoir par vous de ses nouvelles.

NORTHUMBERLAND

— Comment ! N'est-il pas avec la reine ?

PERCY

— Non, mon bon seigneur ; il a quitté la cour, — brisé son bâton d'office, et dispersé — la maison du roi.

NORTHUMBERLAND

— Pour quelle raison ? — Il n'était pas dans ces dispositions la dernière 645 fois que nous nous sommes parlé.

NORTHUMBERLAND

— Avez-vous oublié le duc de Hereford, mon enfant ?

PERCY

— Non, mon bon seigneur. Car je ne puis oublier — ce que je ne me suis jamais rappelé. Je ne sache pas — l'avoir jamais connu de ma vie.

NORTHUMBERLAND

— Apprenez donc à le connaître désormais ; voici le duc. 650

(, à Bolingbroke.)

PERCY

— Mon gracieux seigneur, je vous offre, — tels quels, les services d'un jouvenceau tendre et inculte, — que l'âge mûrira et élèvera, j'espère, — à la hauteur des plus éclatants services.

BOLINGBROKE

— Je te remercie, gentil Percy ; sois sûr — que je m'estime heureux surtout — d'avoir l'âme reconnaissante envers mes bons amis. — Ma fortune, en mûrissant avec ton affection, — ne cessera d'en récompenser la fidélité. — Mon cœur fait ce pacte, ma main le scelle ainsi. 655

BOLINGBROKE

Il serre la main de Percy.

NORTHUMBERLAND

— Quelle distance y a-t-il d'ici à Berkley ? Et quel effectif — a là ce bon vieux York avec ses hommes de guerre ? 660

PERCY

— Là-bas près de cette touffe d'arbres est le château, — défendu par trois cents hommes, à ce que j'ai ouï dire. — Au dedans sont les lords York, Berkley et Seymour ; — pas d'autres personnages de renom et de qualité.

BOLINGBROKE

— Bienvenus, milords. Je vois que votre affection s'attache — à un traître banni. Je n'ai pour tout bien qu'une gratitude encore impuissante qui, dès qu'elle sera plus riche, — récompensera dignement votre amour et vos efforts. 665

ROSS

— Votre présence nous fait riches, très-noble lord.

WILLOUGHBY

— Et elle nous paie avec usure de nos efforts pour l'obtenir.

670

BOLINGBROKE

— Recevez encore des remerciements, ces bons du trésor du pauvre, — qui jusqu'à ce que ma fortune enfant devienne majeure, — seront le gage de ma libéralité... Mais qui vient ici ?

NORTHUMBERLAND

— C'est milord de Berkley, si je ne me trompe.

BERKLEY

— Milord de Hereford, mon message est pour vous.

675

BOLINGBROKE

— Milord, je ne répons qu'au nom de Lancastre : — je suis venu chercher ce titre en Angleterre, — et je dois le trouver sur vos lèvres, — avant de répliquer à ce que vous pouvez dire.

BOLINGBROKE

— Je n'aurai pas besoin de transmettre par vous ma réponse ; — voici venir Sa Grâce en personne... Mon noble oncle !

680

BOLINGBROKE

Il s'agenouille.

YORK

— Ah ! fais plier ton cœur plutôt que ce genou, — dont l'hommage est hypocrite et trompeur.

BOLINGBROKE

— Mon gracieux oncle !...

BOLINGBROKE

— Mon gracieux oncle, faites-moi connaître ma faute : — quelle est-elle ? en quoi consiste-t-elle ? 685

YORK

— Elle est de la plus grave nature ; — une grosse rébellion, une détestable trahison ! — Tu es un banni, et voici que tu viens, — avant que ton temps soit expiré, — braver ton souverain les armes à la main !

BOLINGBROKE

— C'est Hereford qui fut banni naguère ; — aujourd'hui c'est Lancastre qui revient. — Mon noble oncle, j'en conjure Votre Grâce, — examinez mes griefs d'un œil impartial. — Vous êtes mon père, car il me semble voir en vous — revivre le vieux Jean de Gand. Eh bien donc, ô mon père ! — permettez-vous que je reste condamné — à la vie errante d'un vagabond, mes droits et mes titres souverains — arrachés de mes mains 690
par la force et abandonnés — à de prodiges parvenus ! Pourquoi suis-je né ? — Si le roi, mon cousin, est roi d'Angleterre, — il faut reconnaître que je suis duc de Lancastre. — Vous avez un fils, Aumerle, mon noble parent : — si vous étiez mort le premier, et qu'il eût été ainsi accablé, — il aurait trouvé dans son oncle Jean de Gand un père — pour chasser ses 695
offenseurs et les réduire aux abois ! — On me défend de réclamer ici mon investiture, — et pourtant j'y suis autorisé par mes lettres patentes. — Les biens de mon père sont séquestrés et vendus, — et tout cela pour le plus coupable usage. — Que vouliez-vous que je fisse ? Je suis un sujet, — et j'invoque la loi. On me refuse des procureurs ; — et voilà pour- 700
quoi je revendique en personne mes droits — de légitime descendant à l'héritage de mes pères. 705

ROSS

— Il dépend de Votre Grâce de lui faire réparation.

WILLOUGHBY

— Des hommes infimes se sont agrandis de ses domaines.

YORK

— Lords d'Angleterre, écoutez-moi, — j'ai ressenti les outrages faits à
mon neveu, — et j'ai tâché par tous mes efforts de lui obtenir répara- 710
tion ; — mais venir ainsi, les armes à la main, — opérer avec le tranchant
de son glaive le redressement de ses torts, — chercher la réparation par
l'outrage, c'est ce qui ne se doit pas ; — et vous tous qui le soutenez en
ceci, — vous fomentez la rébellion, et vous êtes tous rebelles. 715

NORTHUMBERLAND

— Le noble duc a juré qu'il vient seulement — réclamer son bien : et
pour cette légitime revendication, — nous avons tous solennellement ju-
ré de lui donner aide ; — et puisse ne jamais connaître le bonheur, celui
qui violera ce serment !

YORK

— Bien, bien. Je prévois l'issue de cette prise d'armes. — Je ne puis 720
l'empêcher, je dois le confesser ; mon pouvoir est trop faible, mes res-
sources sont insuffisantes. — Mais, si je le pouvais, par celui qui
m'adonne la vie ! — je vous arrêterais tous et je vous ferais plier devant
la merci souveraine du roi. — Mais, puisque je ne le puis, sachez — que
je reste neutre. Sur ce, adieu ; à moins qu'il ne vous plaise d'entrer dans 725
le château, — et de vous y reposer cette nuit.

YORK

— Il se peut que j'aïlle avec vous... Mais je veux y réfléchir ; — car je ré-
pugne à violer les lois de mon pays. — Vous n'êtes ni mes amis ni mes
ennemis : vous êtes les bienvenus. — Les choses, devenues irrémé-
diables, me deviennent indifférentes.

730

YORK

Ils sortent.

YORK

‌

SCÈNE VIII

(Un camp dans le pays de Galles.)

CAPITAINE

— Milord de Salisbury, nous avons attendu dix jours ; — c'est à
grand'peine que nous avons retenu nos compatriotes ; — et cependant
nous ne recevons aucune nouvelle du roi : — conséquemment, nous al-
lons nous disperser : adieu.

735

SALISBURY

— Attends encore un jour, fidèle Gallois ; — le roi repose toute sa
confiance — en toi.

CAPITAINE

On croit que le roi est mort ; nous ne voulons plus attendre. — Les lau-
riers dans notre pays sont tous flétris

740

CAPITAINE

, — et les météores épouvantent les étoiles fixes du ciel. — La pâle lune luit sanglante sur la terre, — et des prophètes à la mine décharnée murmurent de formidables changements ; — les riches ont l'air triste, et les gueux dansent et sautent de joie, — les uns, craignant de perdre leur fortune, — les autres espérant faire la leur par la fureur et la guerre. — Ces signes sont les avant-coureurs de la mort ou de la chute des rois. — Adieu ; mes compatriotes sont partis et en fuite, — convaincus que Richard, leur roi, est mort. 745

CAPITAINE

Il sort.

SALISBURY

— Ah ! Richard ! c'est avec le regard d'une âme accablée — que je vois ta gloire, comme une étoile filante, — tomber du firmament sur la terre abjecte ! — Ton soleil se couche en pleurant au fond de l'occident, — annonçant les orages à venir, le malheur et le désordre. — Tes amis ont fui pour se joindre à tes ennemis ; — et tous les destins marchent contre ta fortune. 750

755

SALISBURY

Il sort.

SALISBURY

‌

SCÈNE IX

(Le camp de Bolingbroke à Bristol.)

BUSHY

— Le coup de la mort m'est plus agréable — que ne l'est Bolingbroke à l'Angleterre... Milords, adieu.

GREEN

— Ce qui me console, c'est que le ciel prendra nos âmes, — et punira l'iniquité des peines de l'enfer. 760

BOLINGBROKE

— Milord Northumberland, veuillez à ce qu'ils soient dépêchés.

BOLINGBROKE

Sortent Northumberland et d'autres, avec les prisonniers.

BOLINGBROKE

— Mon oncle, vous dites que la reine est chez vous. — Au nom du ciel, qu'elle soit bien traitée : — dites-lui que je lui envoie mes affectueux hommages ; — ayez bien soin que mes compliments lui soient transmis. 765

YORK

— J'ai dépêché un de mes gentilshommes — avec une lettre pleine de votre affection pour elle.

BOLINGBROKE

— Merci, cher oncle... Venez, milords ! en marche ! — Allons combattre Glendower et ses complices. — Un peu de travail encore, et, ensuite, congé ! 770

BOLINGBROKE

Ils sortent.

BOLINGBROKE

‌

SCÈNE X

(La côte du pays de Galles. Un château à l'horizon.)

RICHARD

— Vous appelez Barkloughly le château que voici ?

AUMERLE

— Oui milord... Comment Votre Grâce trouve-t-elle l'air de ce pays, —
après avoir été secouée par les mers déchaînées ? 775

RICHARD

l'évêque de Carlisle.

RICHARD

— Ne craignez rien, milord. Le pouvoir qui vous a fait roi — aura le pouvoir de vous maintenir roi, en dépit de tout. — Les moyens que présente le ciel, il faut les saisir, — et non les négliger ; autrement, si, quand le ciel veut, — nous ne voulons pas, nous repoussons les offres du ciel, — les moyens providentiels de secours et de salut. 780

AUMERLE

— Il veut dire, milord, que nous sommes trop indolents, — tandis que Bolingbroke, grâce à notre sécurité, — s’agrandit et se renforce en ressources et en amis.

785

SALISBURY

— Bienvenu, milord ! — À quelle distance sont réunies vos forces ?

SALISBURY

— Mon gracieux lord, juste à la distance — de ce faible bras. Le découragement guide ma langue — et ne me permet que les paroles de désespoir. — Un jour de retard, mon noble lord, a, je le crains, — enveloppé de nuages tous tes beaux jours ici-bas. — Oh ! rappelle la journée d’hier, fais rétrograder le temps, — et tu auras douze mille hommes de guerre. — Aujourd’hui, aujourd’hui, ce malheureux jour de retard, — anéantit pour toi bonheur, amis, fortune et puissance. — Car tous les Gallois, sur le bruit de ta mort, — sont allés vers Bolingbroke, ou dispersés et en fuite.

790

795

AUMERLE

— Remettez-vous, mon suzerain... Pourquoi Votre Grâce pâlit-elle ainsi ?

AUMERLE

— Reprenez courage, mon suzerain... Rappelez-vous qui vous êtes.

RICHARD

— Je m’étais oublié... Ne suis-je pas roi ? — Réveille-toi, Majesté fainéante ! tu dors. — Est-ce que le nom de roi ne vaut pas quarante mille noms ? — Arme-toi, arme-toi, mon nom ! un chétif sujet s’attaque — à

800

ta gloire suprême !... Ne regardez pas à terre, — vous, favoris d'un roi... Ne sommes-nous pas en haut ? — Qu'en haut soient nos pensées ! Je sais que mon oncle York — a des forces suffisantes pour notre succès... Mais qui vient ici ?

805

SCROOP

— Que le ciel accorde à mon suzerain plus d'allégresse et de bonheur — que ne peut lui en apporter ma voix timbrée de douleur !

RICHARD

— Mon oreille est ouverte et mon cœur préparé. — Le pis que tu puisses me révéler est une perte mondaine. — Mon royaume est-il perdu, dis ? eh bien, il était mon souci ; — et que perd-on à être débarrassé d'un sou-⁸¹⁰ci ? — Bolingbroke prétend-il être aussi grand que nous ? — Il ne sera pas plus grand ; s'il sert Dieu, — nous le servirons aussi, et nous serons ainsi son égal. — Est-ce que nos sujets se révoltent ? nous n'y pouvons rien : — ils violent leur foi envers Dieu comme envers nous ! — Crie-moi malheur, destruction, ruine, désastre, catastrophe ! — Le pis, c'est la⁸¹⁵ mort, et la mort veut avoir son jour.

RICHARD

— Tu ne dis que trop bien, trop bien, un si triste récit. — Où est le comte de Wiltshire ? où est Bagot ? — qu'est devenu Bushy ? — où est Green ? — qu'ils aient laissé ce dangereux ennemi — mesurer nos États par une marche si paisible ! — Si nous l'emportons, ils le paieront de leurs têtes !⁸²⁰ — Je gage qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP

— Effectivement, milord, ils ont fait leur paix avec lui.

SCROOP

— La plus douce affection, je le vois, en se dénaturant, — tourne à la plus aigre et à la plus mortelle haine. — Rétractez vos imprécations contre leurs âmes. Ils ont fait leur paix, — mais en tendant leur tête, et non leur main. Ceux que vous maudissez — ont reçu le coup suprême de la mort — et gisent profondément ensevelis dans le gouffre de la terre. 825

AUMERLE

— Quoi ! Bushy, Green et le comte de Wiltshire sont morts !

SCROOP

— Oui, tous trois ont eu la tête tranchée à Bristol.

AUMERLE

— Où est le duc mon père avec ses forces ? 830

RICHARD

l'évêque de Carlisle.

RICHARD

— Milord, les hommes sages ne s'affligent jamais des maux présents, — mais ils emploient le présent à prévenir les afflictions nouvelles. — La peur paralysant la force, craindre l'ennemi, — c'est fortifier l'ennemi de toute votre faiblesse, — c'est follement combattre contre vous-même 835

RICHARD

. — Trembler, c'est vous faire tuer. Que risquez-vous de plus à combattre ? — Mourir en combattant, c'est riposter à la mort par la mort, — tandis que mourir en tremblant, c'est payer à la mort un lâche tribut.

AUMERLE

— Mon père a des troupes : informez-vous de lui, — et d'un membre apprenez à faire un corps.

840

SCROOP

— On juge par l'aspect du ciel — l'état et la disposition du temps ; — de même vous pouvez juger, à mon air triste et accablé, — que ma langue n'a à dire que les plus tristes choses. Je serais un bourreau, si, détail à détail, — je prolongeais le plus douloureux récit. Votre oncle York s'est joint à Bolingbroke ; — tous vos châteaux du Nord se sont rendus, — et tous vos gentilshommes du Sud ont pris les armes — en sa faveur.

845

RICHARD

Tu en as dit assez !...

RICHARD

À Aumerle.

RICHARD

— Maudit sois-tu, cousin, de m'avoir écarté — de la douce voie du désespoir ! — Que dis-tu maintenant ? Quelle espérance avons-nous maintenant ? — Par le ciel, je haïrai éternellement — quiconque me dira encore d'espérer. — Allons au château de Flint ; c'est là que j'agoniserai. — Un roi, esclave du malheur, doit obéir royalement au malheur, — Licenciez les forces qui me restent ; et qu'elles aillent — cultiver un terrain qui offre encore quelque espoir de récolte ; — chez moi il n'en est plus. Qu'on ne me parle pas — de revenir sur ceci. Tout conseil serait vain.

850

855

AUMERLE

— Un mot, mon suzerain.

RICHARD

Il m'offense doublement — celui qui me blesse par les flatteries de son langage. — Licenciez ceux qui me suivent ; laissez-les aller... Qu'ils passent — de la nuit de Richard au grand jour de Bolingbroke !

860

RICHARD

Ils sortent.

RICHARD

‌

SCÈNE XI

(Le pays de Galles. Devant le château de Flint.)

BOLINGBROKE

— Ainsi, nous l'apprenons par cet avis, — les Gallois sont dispersés ; et Salisbury — est allé rejoindre le roi qui est récemment débarqué, — avec quelques amis particuliers, sur cette côte.

865

NORTHUMBERLAND

— Voilà une fort agréable et fort bonne nouvelle, milord ; — Richard a caché sa tête non loin d'ici.

YORK

— Il serait bienséant que lord Northumberland — dit : le roi Richard... Jour désastreux — où ce roi sacré devrait cacher sa tête !

NORTHUMBERLAND

— Votre Grâce me comprend mal : c'était seulement pour abrégé — que
j'avais omis son titre. 870

YORK

— Il fut un temps, — où, si vous aviez ainsi abrégé avec lui, — il eût
abrégé avec vous jusqu'à vous raccourcir, — pour ce coup de tête, de
toute la longueur de votre tête.

BOLINGBROKE

— Ne vous méprenez pas, mon oncle, plus que vous ne devez. 875

BOLINGBROKE

— Je le sais, mon oncle, et je ne m'oppose point — à sa volonté... Mais
qui vient ici ?

PERCY

— Eh bien, Harry, es-t-ce que ce château ne veut pas se rendre ?

PERCY

— Ce château, milord, est armé royalement — contre ton entrée.

BOLINGBROKE

Royalement ! — Mais il ne renferme pas un roi ? 880

PERCY

Si fait, mon bon lord, — il renferme un roi. Le roi Richard est — dans
cette enceinte de ciment et de pierre : — et avec lui sont lord Aumerle,

lord Salisbury, — sir Stephen Scroop ; en outre, un ecclésiastique — de sainte dignité, je n'ai pu savoir qui.

NORTHUMBERLAND

— C'est probablement l'évêque de Carlisle.

885

(, à Northumberland.)

BOLINGBROKE

Northumberland s'avance vers le château, précédé d'un trompette.

BOLINGBROKE

— Marchons sans faire bruire le menaçant tambour, — que des créneaux chancelants de ce château — nos loyales propositions soient pleinement entendues. — Ma rencontre avec le roi Richard ne doit pas, il me semble, — être moins formidable que la rencontre des deux éléments contraires,⁸⁹⁰ — le feu et l'eau, alors que leur choc foudroyant — déchire la joue nébuleuse des cieux. — Qu'il soit le feu, je serai l'eau flexible, — Qu'il soit tout à la rage, tandis que sur la terre je ferai pleuvoir — mes eaux ; sur la terre et non sur lui ! — Avançons et observons la contenance du roi Richard.

895

BOLINGBROKE

Le héraut de Northumberland sonne une chamade ; un autre trompette y répond du château. Fanfare.

(, à Northumberland.)

RICHARD

— Nous sommes stupéfaits ; nous avons attendu jusqu'ici — que tu fléchisses un genou tremblant — devant nous qui croyions être ton roi lé-

gitime. — Si nous le sommes, comment tes jarrets osent-ils oublier — de
 rendre à notre présence leur respectueux devoir ? — Si nous ne le
 sommes pas, montre-nous la main divine — qui nous a destitué de notre
 office ; car nous savons bien que nulle main de chair et d'os — ne peut
 saisir la poignée sacrée de notre sceptre, — sans profanation, vol ou
 usurpation. — Peut-être croyez-vous que, comme vous, tous — ont fait
 violence à leur âme pour la détourner de nous, — et que nous sommes
 isolé et dénué d'amis ; — mais sachez que mon maître, le Dieu omnipo-
 tent, — assemble, dans les nues, en notre faveur, — des armées de fléaux,
 qui frapperont — vos enfants encore à naître, — tandis que vous levez
 vos mains vassales contre ma tête, — et que vous menacez la gloire de
 ma précieuse couronne. — Dites à Bolingbroks

(car c'est lui, je crois, que je vois là-bas)

RICHARD

— que chaque pas qu'il fait sur mon territoire — est une dangereuse tra-
 hison. Il est venu ouvrir — l'écarlate testament de la guerre saignante ;
 — mais avant qu'il possède en paix la couronne à laquelle il aspire, —
 dix mille couronnes sanglantes, dix mille crânes de fils enlevés à leurs
 mères, — dépareront la face en fleurs de l'Angleterre, — changeront la
 sereine pâleur de la paix virginale — en pourpre furieuse, et inonderont
 — du sang anglais le plus loyal, l'herbe de nos prairies !

RICHARD

— Écoute, Northumberland, voici la réponse du roi : — Son noble cousin
 est ici tout à fait le bienvenu, — et toutes ses justes demandes — seront
 accomplies sans contradiction. — Avec toute la grâce de ton langage, —
 offre à son affable déférence mes affectueux compliments.

RICHARD

Northumberland revient conférer avec Bolingbroke.

(, continuant, à Aumerle.)

RICHARD

— Nous nous avilissons, n'est-ce pas, cousin ? — par une si pauvre attitude, par des paroles si conciliantes ? — Faut-il rappeler Northumberland, envoyer — un défi au traître, et puis mourir ? 925

AUMERLE

— Non, mon bon seigneur ; combattons avec d'affables paroles, — jusqu'à ce que le temps nous prête des amis, et ces amis, le secours de leurs épées.

AUMERLE

— Northumberland revient de la part de Bolingbroke. 930

RICHARD

À Northumberland qui est revenu près du rempart.

RICHARD

— Très-puissant prince, milord Northumberland, — que dit le roi Bolingbroke ? Sa Majesté veut-elle — permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure ? — Tu fais la révérence, et Bolingbroke dit oui.

NORTHUMBERLAND

— Milord, il vous attend dans la cour basse — pour conférer avec vous. 935
Vous plaira-t-il de descendre ?

RICHARD

— Je descends, je descends, comme l'éclatant Phaéton, — impuissant à conduire des rosses indociles.

RICHARD

Northumberland rejoint Bolingbroke.

RICHARD

— Dans la cour basse ! Cour basse, en effet, où les rois s'abaissent — jusqu'à venir à l'appel des traîtres, et jusqu'à leur faire honneur ! — Dans la cour basse ! Allons en bas ! En bas la cour ! En bas, le roi ! — Car c'est le hibou nocturne qui crie à la hauteur où devrait chanter l'alouette !

940

RICHARD

Le roi et sa suite quittent le rempart.

945

BOLINGBROKE

— Que dit Sa Majesté ?

NORTHUMBERLAND

Le chagrin et la tristesse de son cœur — le font divaguer, comme un homme en délire ; — néanmoins il descend.

NORTHUMBERLAND

Richard et sa suite apparaissent au bas de la forteresse.

BOLINGBROKE

— Rangez-vous tous, — et témoignez à Sa Majesté le respect qui lui est dû... — Mon gracieux seigneur... 950

BOLINGBROKE

Il s'agenouille.

RICHARD

— Beau cousin, vous dégradez votre genou princier — en accordant à la terre vile l'honneur de le baiser. — Je préférerais une preuve d'affection, sensible pour mon cœur, — à ces démonstrations de déférence qui blessent mon regard. — Relevez-vous, cousin, relevez-vous ; si bas que soit votre genou, — votre cœur, je le sais, s'élève au moins à cette hauteur. 955

RICHARD

Il porte la main à sa tête.

BOLINGBROKE

— Mon gracieux seigneur, je ne viens que réclamer ce qui m'appartient. 960

RICHARD

— Ce qui est à vous, vous appartient, et je suis à vous ; et tout est à vous.

BOLINGBROKE

— Soyez à moi, mon très-redouté seigneur, — autant que mes fidèles services mériteront votre affection.

RICHARD

— Vous avez bien mérité... Ils méritent bien de posséder, — ceux qui 965
savent le plus puissant et le plus sûr moyen d'obtenir... — Mon oncle,
donnez-moi votre main ; — voyons, séchez vos yeux : — les larmes
prouvent l'affection, mais ne fournissent pas le remède... — Cousin, je
suis trop jeune pour être votre père, — quoique vous soyez assez vieux
pour être mon héritier... — Ce que vous voulez, je le donnerai, et volon- 970
tiers ; — car il faut bien faire ce que la force nous contraint de faire. —
Marchons vers Londres... voulez-vous, cousin ?

BOLINGBROKE

— Oui, mon bon seigneur.

RICHARD

— Alors, je ne dois pas dire non.

RICHARD

Fanfares. Ils sortent.

975

RICHARD

‌

SCÈNE XII

(Les jardins du château de Langley.)

REINE

— Quel divertissement pourrions-nous improviser ici, dans ce jardin, —
pour chasser le pénible souci qui m'obsède ?

PREMIÈRE DAME

— Madame, nous jouerons aux boules.

REINE

Cela me fera penser — que le monde est plein d’aspérité et que ma fortune — dévie. 980

PREMIÈRE DAME

Madame, nous danserons.

REINE

— Mes jambes ne sauraient garder la mesure dans le plaisir, — quand mon pauvre cœur ne la garde pas dans la douleur. — Ainsi, pas de danse, ma fille ; quelque autre jeu ! 985

PREMIÈRE DAME

— Madame, nous conterons des histoires.

REINE

Tristes ou gaies ?

PREMIÈRE DAME

— Comme vous voudrez, madame.

PREMIÈRE DAME

— Madame, je chanterai.

REINE

Tant mieux, si tu as sujet de chanter ; — mais tu me plairais davantage,
si tu voulais pleurer. 990

PREMIÈRE DAME

— Je pleurerais, madame, si cela pouvait vous faire du bien.

REINE

— Et moi aussi je pleurerais, si cela pouvait me faire du bien, — et je
n'aurais pas à t'emprunter des larmes. — Mais chut !... voici venir les
jardiniers. — Mettons-nous à l'ombre de ces arbres. 995

JARDINIER

— Je gage ma misère contre un cent d'épingles — qu'ils vont parler poli-
tique ; car ainsi fait chacun — à l'approche d'une révolution. Tout si-
nistre a de sinistres avant-coureurs.

JARDINIER

La reine et ses dames se mettent à l'écart.

(, au premier garçon.)

JARDINIER

— Va rattacher ces abricots vagabonds — qui, comme des enfants indo-
ciles, font ployer leur père — sous le poids accablant de leur prodigalité. 1000
— Donne un support à ces branches fléchissantes.

JARDINIER

Au second garçon.

PREMIER GARÇON

— Pourquoi dans cet enclos — maintenir la loi, l'ordre, la juste harmonie, — et y faire voir le modèle d'un État régulier, — quand notre pays tout entier, ce jardin muré par la mer, — est plein de mauvaises herbes, voit ses plus belles fleurs étouffées, — tous ses arbres fruitiers incultes, ses haies ruinées, — ses parterres en désordre, et ses plantes salutaires — en proie aux chenilles ? 1005

JARDINIER

Tais-toi... — Celui qui a souffert ce printemps désordonné — est lui-même arrivé à la chute des feuilles. — Les mauvaises herbes, qu'abritait son large feuillage, et qui le dévoraient en paraissant le soutenir, — ont été arrachées et complètement déracinées par Bolingbroke. — Je veux parler du comte de Wiltshire, de Bushy et de Green. 1010

PREMIER GARÇON

— Comment ! est-ce qu'ils sont morts ? 1015

PREMIER SERVITEUR

— Comment ! vous croyez donc que le roi sera déposé ?

JARDINIER

— Il est déjà dominé ; et il est fort probable — qu'il sera déposé... Des lettres sont parvenues la nuit dernière — à un ami cher de ce bon duc d'York, — qui annoncent de sombres nouvelles.

(, sortant de sa cachette.)

REINE

Oh ! j'étouffe ! — Il faut que je parle... Vieux spectre d'Adam, — toi dont l'état est de cultiver ce jardin, comment oses-tu — de ta voix rauque balbutier cette sinistre nouvelle ? — Quelle Ève, quel serpent t'a insinué — de répéter ainsi la chute de l'homme maudit ? — Pourquoi dis-tu que Richard est déposé ? — Être chétif, à peine au-dessus de la terre, tu oses — présager la chute du roi ! Dis-moi où, quand et comment — tu as su cette funeste nouvelle ? Parle, misérable.

1020

1025

JARDINIER

— Pardonnez-moi, madame. J'ai peu de joie — à murmurer cette nouvelle ; mais ce que je dis est vrai. — Le roi Richard est dans la puissante main — de Bolingbroke. Leurs deux fortunes sont pesées ; — dans le plateau de votre seigneur il n'y a que lui-même, — et quelques rares vanités qui le rendent encore plus léger ; — mais dans le bassin du grand Bolingbroke, — il y a, outre lui-même, tous les pairs d'Angleterre, — et grâce à cette surcharge, il l'emporte sur le roi Richard. — Courez à Londres, et vous vous en convaincrez ; — je ne dis que ce que chacun sait.

1030

1035

REINE

Sortent la reine et ses dames.

JARDINIER

— Pauvre reine ! si cela pouvait empêcher ton malheur, — je voudrais que mon art fût sous le coup de ta malédiction ! — Ici elle a laissé tomber une larme ; ici, à cette place, — je sèmerai la rue, cette âcre herbe de grâce : — la rue, emblème de tristesse, apparaîtra ici bientôt, — en souvenir d'une reine éplorée.

1040

JARDINIER

Ils sortent.

JARDINIER

‌

SCÈNE XIII

(Londres. Westminster Hall.)

BOLINGBROKE

Faites avancer Bagot... — Maintenant, Bagot, exprime-toi librement ; — dis ce que tu sais de la mort du noble Gloucester, — qui l’a tramée avec le roi, et qui a exécuté — l’œuvre sanglante de sa fin prématurée. ¹⁰⁴⁵

(, à Aumerle.)

BOLINGBROKE

— Cousin, avancez, et regardez cet homme.

BAGOT

— Milord Aumerle, je sais que votre langue hardie — dédaignerait de se démentir. — À cette époque funèbre où fut complotée la mort de Gloucester, — je vous ai entendu dire : N’ai-je pas le bras long, — moi qui, de cette paisible cour d’Angleterre, puis atteindre — jusqu’à Calais la tête de mon oncle ? — Entre autres propos, à cette même époque, — je vous ai ouï dire — que vous refuseriez — l’offre de cent mille couronnes — plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke en Angleterre ; et vous avez ajouté — que la mort de votre cousin serait une bénédiction pour ce pays. ¹⁰⁵⁰
¹⁰⁵⁵

AUMERLE

— Princes et nobles lords, — quelle réponse dois-je faire à cet homme vil ? — Dois-je déshonorer mon illustre étoile — en me faisant son égal pour lui infliger un châtement ? — Ou je dois m’y résoudre ou laisser souiller mon honneur — par l’accusation de ses lèvres calomnieuses... —
Voici mon gage, sceau manuel de mort — qui te marque pour l’enfer ! Je
dis que tu mens, — et je soutiendrai que ce que tu as dit est faux, — je le
soutiendrai dans le sang de ton cœur, tout indigne qu’il est — de ternir
la trempe de ma chevaleresque épée !

AUMERLE

Il jette son gant.

1065

BOLINGBROKE

— Bagot, arrête, je te défends de le relever.

AUMERLE

— Je voudrais que ce fût le plus illustre de cette assemblée, — hormis un seul, qui m’eût ainsi provoqué.

FITZWATER

— Si ta valeur exige la parité, — voici mon gage, Aumerle, en échange du tien.

1070

FITZWATER

Il jette son gant.

FITZWATER

— Par ce beau soleil qui me montre où tu es, — je t’ai entendu dire, et dire en t’en vantant, — que tu étais l’auteur de la mort du noble Gloucester. — Si tu le nies, tu en as vingt fois menti ; — et je rejetterai ton imposture dans ton cœur, — qui l’a forgée, avec la pointe de ma rapière.

1075

AUMERLE

— Lâche, tu n’oserais vivre assez pour voir un pareil jour.

FITZWATER

— Ah ! sur mon âme, je voudrais que ce fût sur l’heure.

AUMERLE

— Fitzwater, tu es désormais un damné de l’enfer.

PERCY

— Aumerle, tu mens ; il est aussi honorable — en ce défi que tu es déloyal : — en foi de quoi, je jette ici mon gage, — je soutiendrai mon dire jusqu’à l’extinction — de ton souffle mortel. Ramasse, si tu l’oses.

1080

PERCY

Il jette son gant.

AUMERLE

— Si je ne le fais pas, puisse ma main tomber en pourriture, — et ne plus jamais brandir l’acier vengeur — sur le casque étincelant de mon ennemi !

1085

UN LORD

— Je fais le même vœu, parjure Aumerle ; — et je te provoque par tous les démentis — qui peuvent être hurlés à ton oreille traîtresse — d'un soleil à l'autre. Voici le gage de mon honneur ; — mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

AUMERLE

— Qui me défie encore ? par le ciel, je jette le gant à tous : — j'ai dans ce
seul cœur mille esprits — pour tenir tête à vingt mille comme vous. ¹⁰⁹⁰

FITZWATER

— Il est vrai, milord ; vous étiez présent, — et vous pouvez certifier que mon rapport est vrai.

SURREY

— Aussi faux, par le ciel, que le ciel même est vrai.

FITZWATER

— Surrey, tu mens.

1095

SURREY

Enfant sans honneur ! — Ce démenti pèsera à mon épée — jusqu'à ce qu'elle t'ait puni par une vengeance éclatante, jusqu'à ce que toi, le don-
neur de démentis, et ton démenti, vous dormiez — sous terre aussi pro-
fondément que le crâne de ton père. — En foi de quoi, voici le gage de
mon honneur ; — mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

1100

FITZWATER

— Insensé qui éperonnes un cheval emporté ! — Si j'ose manger, boire, respirer et vivre, — j'oserai affronter Surrey dans un désert, — et cracher sur lui en lui disant : Tu mens, — tu mens, tu mens ! Voici qui m'engage sur ma foi — à t'infliger une solide correction !

FITZWATER

Il jette son gant.

1105

FITZWATER

— Comme je prétends prospérer dans ce monde où j'entre, — Aumerle est coupable de ce dont je l'accuse. — En outre, j'ai entendu dire au banni Norfolk — que toi, Aumerle, tu avais envoyé deux de tes hommes — pour exécuter le noble duc à Calais.

AUMERLE

— Que quelque honnête chrétien me prête un gage pour déclarer — que Norfolk en a menti ! En voici un que je lui jette, — au cas où il serait ¹¹¹⁰appelé pour défendre son honneur.

BOLINGBROKE

l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE

— Ce jour honorable ne viendra jamais. — Maintes fois Norfolk banni a combattu — pour Jésus-Christ ; maintes fois, dans le champ glorieux du christianisme, — il a arboré l'étendard de la foi chrétienne — contre les ¹¹¹⁵noirs païens. Turcs et Sarrasins. — Enfin, fatigué de ses travaux de guerre, il s'est retiré — en Italie ; et là, à Venise, il a remis — son corps à

la terre de ce beau pays, — et son âme pure au Christ, son capitaine, —
sous les couleurs duquel il avait si longtemps combattu.

1120

BOLINGBROKE

— Comment ! évêque, Norfolk est mort !

BOLINGBROKE

l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE

Aussi sûrement que je suis vivant, milord.

BOLINGBROKE

— Qu'une bien heureuse paix conduise son âme bien-heureuse au sein
— du bon vieil Abraham !... Lords appelants, — toutes vos querelles res- 1125
teront en suspens, — jusqu'à ce que nous vous ayons assigné vos jours
d'épreuve.

YORK

— Puissant duc de Lancastre, je viens à toi — de la part du découronné
Richard qui, de sa pleine volonté, — t'adopte pour héritier et remet son
auguste sceptre — en la possession de ta royale main. — Monte sur le 1130
trône que tu hérites dès à présent de lui, — et vive Henry, quatrième du
nom !

BOLINGBROKE

l'évêque de Carlisle.

NORTHUMBERLAND

— Vous avez bien disserté, monsieur ; et, pour votre peine, — nous vous arrêtons ici comme coupable de haute trahison. — Milord de Westminster, chargez-vous — de le tenir sous bonne garde jusqu’au jour de son procès. 1135

NORTHUMBERLAND

— Daignez, milords, accéder à la requête des communes.

BOLINGBROKE

— Qu’on aille chercher Richard, pour qu’à la vue de tous — il puisse abdiquer : nos procédés ainsi — ne seront pas suspects. 1140

YORK

Je vais être son guide.

YORK

Il sort.

BOLINGBROKE

— Lords, qui êtes ici arrêtés par nos ordres, — donnez caution de vous présenter au jour désigné.

BOLINGBROKE

À l’évêque de Carlisle. 1145

BOLINGBROKE

— Nous devons peu à votre affection, — et nous comptons peu sur votre concours.

RICHARD

— Hélas ! pourquoi suis-je mandé devant un roi, — avant d’avoir secoué les royales pensées — dans lesquelles je régnais ? J’ai à peine appris — à insinuer, à flatter, à saluer et à plier le genou : — donnez à la douleur le temps de m’initier — à cette soumission. 1150

RICHARD

Il regarde autour de lui.

YORK

— Pour accomplir, de ton plein gré, — ce qu’une majesté fatiguée t’a fait offrir, — la cession de ta dignité et de ta couronne — à Henry Bolingbroke. 1155

RICHARD

— Donnez-moi la couronne... Là, cousin, prends la couronne : — je la tiens de ce côté, tiens-la de l’autre. — Maintenant cette couronne d’or est comme un puits profond — auquel sont attachés deux seaux, remplis l’un après l’autre : l’un, vide, s’agitant sans cesse en l’air, — l’autre, en bas, disparu et plein d’eau. — Le seau d’en bas, plein de larmes, c’est moi, — abreuvé de douleurs ; le seau qui monte, c’est vous. 1160

BOLINGBROKE

— Je croyais que vous abdiquiez de votre plein gré.

RICHARD

— Ma couronne, oui ; mais mes chagrins me restent. — Vous pouvez me destituer de ma gloire et de ma puissance, — mais non de mes chagrins : je suis toujours roi de ceux-là. 1165

BOLINGBROKE

— Vous me transmettez une partie de vos soucis avec votre couronne.

BOLINGBROKE

— Êtes-vous consentant de renoncer à la couronne ?

RICHARD

— Oui... et non, car je ne dois plus rien être ; — non, non, car je renonce pour toi à être ce que je suis. — Remarque maintenant comme je vais me dépouiller : — je retire ce lourd diadème de ma tête, — ce sceptre incommode de ma main, — et de mon cœur l'orgueil du pouvoir royal. —
Avec mes propres larmes je me lave de l'onction sainte : — de mes propres mains j'enlève ma couronne ; — de ma propre bouche j'abjure ma dignité sacrée ; — de ma propre voix j'annule tous les serments de fidélité, — j'abdique toute pompe et toute majesté, — j'abandonne mes manoirs, rentes et revenus, — je rapporte mes actes, décrets et statuts. —
Que Dieu pardonne tous les serments violés envers moi ! — Que Dieu maintienne inviolables tous les serments à toi prêtés ! — Qu'il ne m'afflige plus de rien, moi qui n'ai plus rien, — et qu'il t'exauce en tout, toi qui as tout acquis ! — Puisses-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, — et puisse Richard être bientôt couché dans un trou sous la terre ! — Dieu sauve le roi Henry, c'est le vœu de l'ex-roi Richard ! — Dieu veuille lui accorder maintes années de jours radieux ! — Que me reste-t-il à faire ?

(, lui présentant un papier.)

NORTHUMBERLAND

Il vous reste à lire — ces accusations, ces crimes graves — commis par votre personne et par vos familiers — contre l'État et les intérêts de ce

pays, — afin que par cette confession la conscience de tous — soit convaincue que vous êtes justement déposé.

NORTHUMBERLAND

— Dépêchez, milord ; lisez ces articles.

RICHARD

— Mes yeux sont pleins de larmes, je ne puis y voir. — Et pourtant l'eau ¹¹⁹⁰
amère ne les aveugle pas au point — qu'ils ne puissent voir ici un tas de
traîtres ! — Oui, si je tourne mes regards sur moi-même, — je me trouve
traître comme le reste : — car j'ai donné ici le consentement de mon
âme — pour dépouiller le corps sacré d'un roi ; — j'ai avili la gloire, as-
servi la souveraineté, — assujetti la majesté suprême et encanaillé le ¹¹⁹⁵
pouvoir !

NORTHUMBERLAND

— Monseigneur.

BOLINGBROKE

— Que l'un de vous aille chercher un miroir.

BOLINGBROKE

Un homme de la suite sort.

NORTHUMBERLAND

— Lisez ce papier, en attendant que le miroir arrive.

1200

RICHARD

— Démon ! tu me tourmentes avant que je sois arrivé en enfer.

BOLINGBROKE

— N'insistez plus, milord Northumberland.

NORTHUMBERLAND

— Alors les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD

— Elles seront satisfaites : j'en lirai assez, — quand j'aurai sous les yeux le livre même — où tous mes péchés sont écrits, c'est-à-dire moi-même. 1205

RICHARD

L'homme rentre avec un miroir et le remet à Richard.

RICHARD

— Donnez-moi cette glace ; c'est là que je veux lire... Quoi ! pas de rides plus profondes ! La douleur qui a porté — tant de coups à ce visage, — n'y a pas fait de plus profondes blessures ! miroir flatteur, — comme les courtisans de ma prospérité, — tu me trompes ! est-ce là le visage de celui — qui chaque jour sous le toit de son palais — entretenait dix mille 1210 hommes ? Est-ce là ce visage — qui, comme le soleil, faisait baisser tous les yeux ? — Est-ce là ce front qui affronta tant de folies — et qui reçut de Bolingbroke l'affront suprême ? — Une gloire bien fragile brille sur ce visage ; — eh bien, le visage est aussi fragile que la gloire. 1215

RICHARD

Il jette à terre le miroir, qui se brise.

RICHARD

— Car le voilà brisé en mille éclats... — Remarque, roi taciturne, la morale de ce spectacle, — comme ma douleur a vite détruit mon visage !

BOLINGBROKE

— L'ombre de votre douleur a détruit — l'ombre de votre visage.

RICHARD

Répète cela. — L'ombre de ma douleur ? ah ! voyons ! — C'est très-vrai, mon chagrin est tout intérieur ; — et ces formes externes de la désolation — ne sont que les ombres du chagrin invisible — qui fermente en silence dans l'âme torturée. — C'est là qu'en est l'essence ; et je te remercie, roi, — de ta bonté grande : non-seulement tu donnes — cause à mon affliction, mais tu instruis ma douleur — à remonter à sa cause. Je vais demander une faveur, — et puis partir pour ne plus vous importuner. — L'obtiendrai-je ?

BOLINGBROKE

Quelle est-elle, beau cousin ?

RICHARD

— Beau cousin ! Eh ! mais je suis plus grand qu'un roi. — Car, quand j'étais roi, mes flatteurs — n'étaient que mes sujets ; et maintenant que je suis un sujet, — voici que j'ai un roi pour flatteur. — Étant si grand, je n'ai pas besoin de solliciter.

BOLINGBROKE

— Demandez pourtant.

RICHARD

Et j'obtiendrai la chose ?

BOLINGBROKE

Vous l'obtiendrez.

1235

RICHARD

— Eh bien ! permettez-moi de m'en aller.

RICHARD

— Où Vous voudrez, pourvu que je sois loin de votre vue.

BOLINGBROKE

— Que quelques-uns d'entre vous le convoient jusqu'à la Tour.

RICHARD

— C'est bien un convoi, en effet ! Vous savez hâter un convoi, — vous tous, qui vous élevez si lestement par la chute d'un roi légitime !

1240

RICHARD

Richard sort, escorté par quelques lords et par des gardes.

BOLINGBROKE

— À mercredi prochain nous fixons solennellement — notre couronnement : lords, préparez-vous.

BOLINGBROKE

Tous sortent, excepté l'abbé de Westminster, l'évêque de Carlisle, et Aumerle.

1245

BOLINGBROKE

l'abbé de westminster.

BOLINGBROKE

— Nous venons de voir un malheureux spectacle !

BOLINGBROKE

l'évêque de carlisle.

BOLINGBROKE

— Le malheur est à venir : les enfants encore à naître — sentiront ce jour les déchirer comme une épine.

1250

AUMERLE

— Saints ecclésiastiques, n'y a-t-il aucun secret moyen — de délivrer le royaume de ce funeste opprobre !

AUMERLE

l'abbé de westminster.

AUMERLE

— Avant que j'explique franchement ma pensée, milord, — vous vous engagerez, sous la foi du sacrement, non-seulement — à tenir mes pro-
jets ensevelis, mais à exécuter — tout ce qu'il m'arrivera de décider. — Je
vois le mécontentement sur vos fronts, — la tristesse dans vos cœurs, et

1255

les larmes dans vos yeux. — Venez souper chez moi ; je vous proposerai
— un plan qui nous ramènera d'heureux jours.

AUMERLE

Ils sortent.

1260

AUMERLE

‌

SCÈNE XIV

(Aux abords de la tour de Londres.)

REINE

— Le roi passera par ici. Voici le chemin — qui mène à cette affreuse
tour de Jules César, — dont le sein de pierre est la prison assignée — par
le fier Bolingbroke à mon seigneur condamné. — Reposons-nous ici, si
cette terre rebelle — permet encore le repos à la femme de son roi légi-
time.

1265

RICHARD

— Mais doucement ! regardez, ou plutôt ne regardez pas — se flétrir ma
belle rose... Mais non, levez les yeux, considérez-la, — de sorte que, vous
épanchant en une rosée de pitié, — vous puissiez la raviver avec des
larmes d'amour !... — Ô toi, image du désert où fut l'antique Troie, —
mappemonde de l'honneur, tombe du roi Richard, — et non plus le roi
Richard, magnifique hôtellerie, — pourquoi la hideuse douleur est-elle
logée chez toi, — quand le triomphe est devenu l'hôte d'un cabaret ?

1270

REINE

— Quoi ! mon Richard est-il changé et affaibli — d’esprit, comme de corps ? Bolingbroke a-t-il — détrôné ton intelligence ? A-t-il été jusqu’à ton cœur ? — Le lion mourant allonge sa griffe — et blesse la terre, à défaut d’autre chose, dans sa rage — d’être maîtrisé : et toi, comme un écolier, — tu prends la correction en patience ! tu baisses la verge, — et tu rampes sous l’outrage avec une basse humilité, — toi, le lion, toi, roi des animaux !

1275

1280

RICHARD

— Roi des animaux, en effet ! Si je n’avais régné sur des brutes, — je serais toujours l’heureux roi des hommes ! — Chère ex-reine, prépare-toi à partir pour la France, — suppose que je suis mort et que tu reçois ici, — comme à mon lit de mort, mon dernier adieu ! — Dans les longues nuits d’hiver, assieds-toi près du feu — avec de bonnes vieilles gens, et fais-leur conter les récits — des âges de malheur dès longtemps écoulés ; — puis, avant de leur dire bonsoir, comme réplique à leur triste histoire, — conte-leur ma chute lamentable, — et renvoie-les en larmes à leurs lits. — Les tisons insensibles eux-mêmes, sympathiquement émus — par l’accent douloureux de ton langage, — laisseront leur flamme explorée s’éteindre de compassion — et se couvriront, les uns de cendres, les autres d’un noir charbonnement, — pour prendre le deuil du roi légitime détrôné !

1285

1290

RICHARD

— Northumberland, tu as servi d’échelle — à l’ambitieux Bolingbroke pour monter sur mon trône : — mais avant que le temps ait vieilli bien des heures, — ce crime hideux, devenu un abcès, — s’épanchera en corruption. Tu penseras, — même s’il partage le royaume et t’en donne la moitié, — que c’est trop peu pour toi qui lui as procuré le tout ; — et lui, il pensera que toi, qui sais le moyen — d’établir un roi illégitime, tu saurais également, — à la moindre provocation, trouver moyen — de le

1295

1300

culbuter du haut de son trône usurpé. — L'amitié de deux méchants se convertit en crainte, — cette crainte en haine, et la haine entraîne l'un ou l'autre, sinon tous deux, — à une catastrophe et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND

— Que ma faute retombe sur ma tête, et que cela finisse ! — Dites-vous adieu et séparez-vous ; car vous devez partir sur-le-champ.

1305

RICHARD

— Double divorce !... Méchants, vous violez — un double mariage, d'abord entre ma couronne et moi, — et puis entre moi et la femme que j'ai épousée...

RICHARD

À la reine.

REINE

— Faut-il donc que nous nous quittons ! faut-il que nous soyons séparés !

1310

RICHARD

— Oui, il faut que la main s'éloigne de la main, mon amour, le cœur du cœur !

(, à Northumberland.)

REINE

— Bannissez-nous tous deux, et renvoyez le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND

— Ce serait charitable, mais peu politique.

1315

REINE

— Eh bien ! laissez-moi aller où il ira.

RICHARD

— Deux infortunes qui pleurent à la fois n'en font qu'une. — Pleure-moi en France, je te pleurerai ici ; — mieux vaut être éloignés l'un de l'autre que rapprochés sans satisfaction possible. — Va, compte tes pas par des soupirs ; je compterai les miens par des sanglots.

1320

REINE

— Mon chemin étant le plus long rendra ma plainte la plus longue.

RICHARD

— Mon chemin étant le plus court, je sangloterai deux fois à chaque pas, — et j'allongerai la route par un surcroît de désespoir. — Allons, allons, cessons de faire la cour à la douleur : — car, quand on épouse la douleur, c'est pour bien longtemps. — Qu'un baiser nous ferme la bouche dans un muet adieu !

1325

RICHARD

Ils s'embrassent.

RICHARD

— Ainsi je te donne mon cœur et te prends le tien.

REINE

— Rends-moi le mien ; ce ne serait pas bien à moi — de garder ton cœur et de le déchirer.

1330

REINE

Ils s'embrassent de nouveau.

REINE

— Maintenant que j'ai repris le mien, pars, — que je tâche de le déchirer dans un sanglot !

RICHARD

— Nous agaçons le malheur par ces folles lenteurs. — Encore une fois, adieu... Que notre douleur dise le reste !

1335

RICHARD

Ils sortent.

RICHARD

‌

SCÈNE XV

(Dans le palais du duc d'York.)

DUCHESSE

— Milord, vous disiez, — quand les larmes vous ont interrompu, que vous finiriez de me conter — l'entrée de nos deux neveux dans Londres.

YORK

Où en suis-je resté ?

1340

DUCHESSE

À ce triste moment, milord, — où, du haut des fenêtres, des mains brutales et malapprises — jetaient de la poussière et des ordures sur la tête du roi Richard.

DUCHESSE

— Hélas ! et le pauvre Richard ! quelle figure faisait-il à cheval ?

YORK

— Comme les spectateurs au théâtre, — dès qu'un acteur favori a quitté la scène, — jettent un regard insouciant sur celui qui entre ensuite, — trouvant son bavardage fastidieux ; — ainsi, et plus dédaigneusement encore, les regards de la foule — tombaient sur Richard. Nul ne criait : Dieu le garde ! — Nulle bouche joyeuse ne saluait son retour ; — mais on jetait de la poussière sur sa tête sacrée : — et lui, le visage contracté par les pleurs et les sourires, — marques de sa douleur et de sa patience, — rejetait cette poussière avec une tristesse tellement douce — que, si Dieu n'avait, pour quelque grand dessein, acéré — le cœur des hommes, tous se seraient attendris, — et que la barbarie même l'aurait pris en pitié

1345

1350

1355

YORK

. — Mais le ciel a la main dans ces événements ; — et nous devons nous résigner avec calme à sa volonté suprême. — Nous sommes maintenant les sujets jurés de Bolingbroke — dont je reconnais à jamais la puissance et la grandeur.

DUCHESSE

— Voici venir mon fils Aumerle.

1360

DUCHESSE

— Sois le bienvenu, mon fils. Quelles sont les violettes — qui émaillent le vert giron de ce nouveau printemps ?

AUMERLE

— Madame, je n'en sais rien et ne m'en soucie guère. — Dieu sait qu'il m'est égal d'en être ou de n'en pas être.

YORK

— C'est bon, comporte-toi bien dans cette saison nouvelle, — de peur d'être moissonné avant ta floraison. — Quelles nouvelles d'Oxford ? Ces joutes et ces fêtes durent-elles toujours ?

1365

AUMERLE

Oui, milord, autant que je sache.

YORK

Vous irez là, je le sais.

AUMERLE

— Si Dieu ne s'y oppose, c'est mon intention.

1370

YORK

— Quel est donc ce sceau qui sort de ta poitrine ? — Oui-dà, tu pâlis ? Fais-moi voir cet écrit.

AUMERLE

Milord, ce n'est rien.

YORK

Alors, peu importe qu'on le voie. — Je veux être édifié : laisse-moi voir cet écrit ?

1375

AUMERLE

— Je supplie Votre Grâce de m'excuser : — c'est une chose de minime conséquence — que pour certaines raisons je ne voudrais pas laisser voir.

DUCHESSE

Que pouvez-vous craindre ? — Ce n'est sans doute qu'un billet qu'il aura souscrit — pour quelque brillant costume à porter le jour des fêtes.

1380

YORK

— Un billet à son ordre ! qu'aurait-il besoin d'un billet — souscrit envers lui-même ? Femme, tu es folle... — Garçon, fais-moi voir cet écrit.

AUMERLE

— Je vous en supplie, excusez-moi ; je ne puis le montrer.

YORK

— Je veux être édifié ; fais-le-moi voir, te dis-je.

YORK

Il arrache l'écrit de la poitrine d'Aumerle et lit.

1385

YORK

— Trahison ! infâme trahison !... scélérat ! traître ! misérable !

DUCHESSE

— Qu'y a-t-il, milord ?

YORK

— Holà ! quelqu'un !

VALET

Sellez mon cheval. — Miséricorde divine ! quel guet-apens !

DUCHESSE

— Voyons, qu'est-ce, milord ?

1390

YORK

— Donnez-moi mes bottes, vous dis-je ! sellez mon cheval ! — Ah ! sur mon honneur, sur ma vie, sur ma foi, — je dénoncerai le scélérat !

YORK

Le valet sort.

DUCHESSE

— De quoi s'agit-il ?

DUCHESSE

— Je ne veux pas rester en paix... De quoi s'agit-il, mon fils ?

1395

AUMERLE

— Soyez calme, bonne mère ; il n’y va — que de ma vie.

DUCHESSÉ

De ta vie !

YORK

— Apportez-moi mes bottes, je vais trouver le roi.

YORK

Le valet revient avec les bottes du duc.

(, montrant le valet.)

DUCHESSÉ

— Chasse-le, Aumerle... Pauvre enfant, tu es consterné.

1400

DUCHESSÉ

Au valet.

DUCHESSÉ

— Hors d’ici, scélérat ! ne reparais jamais devant moi.

(, au valet.)

YORK

— Donne-moi mes bottes, te dis-je.

DUCHESSE

— Ah ! York, que vas-tu faire ? — Tu ne veux pas cacher la faute de ton enfant ! — Avons-nous d'autres fils ? Est-il vraisemblable que nous en ayons d'autres ? — Est-ce que le temps n'a pas tari en moi la fécondité ?¹⁴⁰⁵
— Et tu veux enlever mon bel enfant à ma vieillesse, — et me dérober l'heureux nom de mère ! — Ne te ressemble-t-il pas ? N'est-il pas à toi ?

YORK

— Femme niaise et folle, — tu veux cacher une conspiration si noire ! — ils sont douze qui ont fait vœu — en vertu d'un engagement mutuel, —¹⁴¹⁰
de tuer le roi à Oxford.

DUCHESSE

Il n'en sera pas. — Nous le garderons ici : alors qu'y pourra-t-il ?

DUCHESSE

Si tu avais souffert pour lui — autant que moi, tu serais moins impitoyable. — Mais maintenant je vois ta pensée : tu soupçonnes — que j'ai été déloyale à ton lit, — que c'est un bâtard, que ce n'est pas ton fils. —¹⁴¹⁵
Cher York, cher mari, n'aie pas cette pensée-là. — Il te ressemble autant qu'il est possible de ressembler : — il ne me ressemble pas, à moi, ni à personne de ma famille, — et pourtant je l'aime.

YORK

Arrière, femme indocile !

YORK

Il sort.

¹⁴²⁰

DUCHESSE

— Suis-le, Aumerle : monte un de ses chevaux, — pique des deux, arrive avant lui devant le roi, — et implore ton pardon avant qu’il t’accuse. — Je ne serai pas longue à te rejoindre : toute vieille que je suis, — je suis sûre de galoper aussi vite qu’York ; — et je ne me relèverai de terre, — que Bolingbroke ne t’ait pardonné. En avant ! — pars.

1425

DUCHESSE

Ils sortent.

DUCHESSE

‌

SCÈNE XVI

(Dans le château de Windsor.)

PERCY

— Milord, j’ai vu le prince il y a deux jours, — et je lui ai parlé des carrousels qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE

— Et qu’a dit le galant ?

1430

PERCY

— Il a répondu qu’il irait dans un lupanar — prendre le gant de la créature la plus publique, — qu’il le porterait comme une faveur, et qu’avec cela — il désarçonnerait le plus robuste joueur.

BOLINGBROKE

— Désespérément dissolu !... Pourtant à travers ses vices — j’aperçois quelques étincelles d’espoir — que l’âge peut faire jaillir avec éclat. — Mais qui vient ici ?

1435

AUMERLE

Où est le roi ?

BOLINGBROKE

Que veut — notre cousin, avec ce regard et cet air effaré ?

AUMERLE

— Dieu garde Votre Grâce ! Je supplie Votre Majesté — de permettre pour un moment que je m’entretienne seul avec elle.

1440

(, aux lords.)

BOLINGBROKE

— Retirez-vous et laissez-nous seuls.

BOLINGBROKE

Percy et les lords se retirent.

(, se jetant aux pieds de Bolingbroke.)

AUMERLE

— Puissent mes genoux prendre à jamais racine en terre, — puisse ma langue être rivée dans ma bouche à mon palais, — si je me relève ou parle avant que vous pardonniez.

1445

BOLINGBROKE

— La faute est-elle en projet, ou commise ? — Si elle est encore en projet, quelque odieuse qu'elle soit, — afin de conquérir ton dévouement à venir, je te pardonne.

AUMERLE

— Permettez-moi donc de tourner la clef, — que personne n'entre avant que mon récit soit fini.

1450

BOLINGBROKE

— Comme tu voudras.

BOLINGBROKE

Aumerle ferme la porte.

(, du dehors.)

YORK

— Méfie-toi, mon prince, tiens-toi sur tes gardes ! — Tu as un traître, là en ta présence.

(, dégainant.)

BOLINGBROKE

— Scélérat ! je vais m'assurer de toi.

1455

AUMERLE

Retiens ta main vengeresse ; — tu n'as rien à craindre.

(, du dehors.)

YORK

— Ouvre la porte, roi follement imprudent et confiant ! — Faut-il que par amour je te parle en rebelle ! — Ouvre la porte ou je vais l'enfoncer.

BOLINGBROKE

— De quoi s'agit-il, mon oncle ? parle ; — reprends haleine ; dis-nous d'où le danger nous menace, — que nous nous armions pour y faire face.

1460

(, au roi.)

AUMERLE

— Souviens-toi, en lisant, de ta promesse. — Je me repens : ne lis pas mon nom là ; — mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK

— Il l'était, scélérat, avant que ta main eût signé. — Roi, j'ai arraché cela de la poitrine du traître ; — c'est la crainte et non l'amour qui cause son repentir. — Oublie toute pitié pour lui, de peur que ta pitié ne devienne
— un serpent qui te perce le cœur.

1465

BOLINGBROKE

— Ô hideux, énorme et audacieux complot ! — Ô loyal père d'un fils félon ! — Source argentine, limpide et immaculée, — d'où ce ruisseau n'est sorti — que pour se souiller dans de fangeux méandres ! — Le bien débordé de toi est devenu le mal ; — aussi, c'est ton excessive bonté qui excusera — cette mortelle noirceur de ton coupable fils.

1470

YORK

— Ainsi, ma vertu sera l’entremetteuse de son vice ! — Il dépensera mon honneur à son infamie, — comme un enfant prodigue, l’or d’un père avare ! — Ah ! mon honneur doit vivre par la mort de son déshonneur, ¹⁴⁷⁵
— ou son déshonneur fera la honte de ma vie ! — Tu me tues en l’épargnant : en lui laissant le souffle, — tu fais vivre le traître et mourir l’honnête homme.

YORK

la duchesse d’york , de l’extérieur.

YORK

— Holà, mon prince ! au nom du ciel, que j’entre ! ¹⁴⁸⁰

BOLINGBROKE

— Quelle est l’inquiète suppliante qui pousse ce cri strident ?

BOLINGBROKE

— La scène change : d’une chose sérieuse — nous passons à l’intermède de la Mendiante et du Roi

BOLINGBROKE

. — Mon dangereux cousin, faites entrer votre mère. — Je sais qu’elle vient intercéder pour votre noir forfait. ¹⁴⁸⁵

YORK

— Si tu pardonnes à la prière de qui que ce soit, — cette indulgence fera peut-être prospérer de nouveaux forfaits. — Coupe ce membre gangrené, et le reste reste sain ; — laisse-le, et tout le reste se corrompt.

YORK

Entre la duchesse d'York .

DUCHESS

— Ô roi ! ne crois pas cet homme au cœur dur : — qui ne s'aime pas soi-même ne peut aimer personne. 1490

YORK

— Femme frénétique, que fais-tu ici ? — Est-ce que tes vieilles mamelles veulent encore nourrir ce traître ?

DUCHESS

— Patience, cher York !... Écoute-moi, mon doux seigneur.

DUCHESS

Elle s'agenouille.

1495

BOLINGBROKE

— Relevez-vous, ma bonne tante.

DUCHESS

Pas encore, je t'en conjure. — Je veux ne jamais cesser d'être à genoux, — je veux ne jamais voir le jour visible aux heureux, — que tu ne m'aies rendu la joie, que tu ne m'aies prescrit d'être joyeuse — en pardonnant à Rutland, mon coupable enfant.

1500

(, s'agenouillant.)

(, s'agenouillant.)

YORK

— Et moi j'oppose à leurs instances ma loyale génuflexion. — Puisse-t-il t'arriver malheur, si tu fais grâce !

DUCHESSE

— Est-ce qu'il parle sérieusement ? Regarde son visage, — ses yeux ne versent point de larmes, ses prières sont dérisoires, — ses paroles partent du bout des lèvres, les nôtres du fond du cœur ; — il ne prie que mollement et désire un refus : — nous, nous prions avec cœur, avec âme, avec tout notre être. — Ses jarrets fatigués se redresseraient volontiers, je le sais : — nos genoux resteront à terre jusqu'à ce qu'ils y prennent racine. — Ses prières sont pleines d'une menteuse hypocrisie ; — les nôtres, d'une ferveur vraie et d'une profonde sincérité. — Nos prières prient plus haut que les siennes ; qu'elles obtiennent donc — cette miséricorde que doivent obtenir les vraies prières !

BOLINGBROKE

— Bonne tante, relevez-vous.

DUCHESSE

Non, ne dis pas encore : relevez-vous ! — Dis : je pardonne, avant de dire : relevez-vous. — Si j'avais été la nourrice chargée de t'apprendre à parler, — le mot pardon eût été le premier dit par toi. — Jamais je n'ai tant brûlé d'entendre un mot. — Roi, dis : je pardonne ; que la pitié te le fasse dire. — Le mot est court, mais moins court encore qu'il n'est doux : — pas de mot qui aille aussi bien à la bouche des rois !

YORK

— Parle-leur en français, roi ; dis-leur : Pardonnez-moy .

BOLINGBROKE

— Bonne tante, relevez-vous.

DUCHESS

Je ne demande pas à me relever, — L'unique grâce que je sollicite, c'est un pardon.

BOLINGBROKE

— Je lui pardonne comme Dieu me pardonnera.

DUCHESS

— Ô heureux triomphe d'un genou ployé ! — Pourtant, je ne suis pas guérie de ma frayeur : redis encore cela. — Répéter un pardon, ce n'est pas doubler le pardon, — c'est seulement le confirmer. 1525

BOLINGBROKE

— De tout mon cœur je lui pardonne.

DUCHESS

Tu es un dieu sur la terre.

BOLINGBROKE

— Quant à ce loyal beau-frère 1530

BOLINGBROKE

, et à cet abbé, — et au reste de cette clique de conjurés, — la destruction va leur aboyer aux talons. — Bon oncle, faites envoyer des troupes — à Oxford et partout où se trouveront ces traîtres. — Je jure qu'ils ne vivront pas longtemps en ce monde, — sans que je les attrape, si une fois

je sais où ils sont. — Mon oncle, adieu... Adieu cousin. — Votre mère a
heureusement prié pour vous ; soyez désormais fidèle. 1535

DUCHESSE

— Viens, mon fils, viens, vieux pécheur ; que Dieu fasse de toi un
homme nouveau.

DUCHESSE

Ils sortent

DUCHESSE

.

1540

DUCHESSE

‌

SCÈNE XVII

(À Windsor.)

EXTON

— As-tu pas remarqué ce qu'a dit le roi ? — N'ai-je pas un ami qui me
délivrera de cette vivante alarme ? — C'est cela, n'est-ce pas ?

VALET

Ce sont ses propres paroles.

EXTON

— N'ai-je pas un ami ? a-t-il dit. Il a répété cela deux fois, — il a insisté à
deux reprises, n'est-ce pas ? ¹⁵⁴⁵

VALET

— Oui.

EXTON

— Et tout en parlant, il m'a expressément regardé, — comme pour dire :
je voudrais que tu fusses homme — à brusquer le divorce entre mon
cœur et cette épouvante, — désignant par là le roi qui est à Pomfret. Al-
lons, partons. — Je suis l'ami du roi et je le délivrerai de son ennemi. ¹⁵⁵⁰

EXTON

Ils sortent.

EXTON

‌

SCÈNE XVIII

(Le donjon du château de Pomfret.)

RICHARD

On entend une musique.

RICHARD

Qu'entends-je ? de la musique !... — Ah ! ah ! observez la mesure... 1555
 Comme la plus douce musique est aigre, — quand les temps sont man-
 qués et les accords non observés ! — Il en est de même dans l'harmonie
 des existences humaines. — Ici j'ai l'ouïe assez délicate — pour re-
 prendre une note fausse dans une corde dérangée. — Mais, dans le
 concert de mon pouvoir et de mon temps, — je n'ai pas eu l'ouïe assez 1560
 fine pour discerner les temps manqués ! — J'ai abusé du temps, et à pré-
 sent le temps abuse de moi ; — car à présent le temps fait de moi son
 horloge. — Mes pensées sont des minutes, dont chaque seconde est mar-
 quée par un soupir — à ce cadran extérieur de mes yeux, — auquel est
 fixé, comme la pointe de l'aiguille, — mon doigt qui sans cesse en essuie 1565
 les larmes. — Le son qui indique l'heure, c'est — le bruyant sanglot qui
 est le battant — du timbre de mon cœur. Ainsi les soupirs, les larmes et
 les sanglots — marquent les secondes, les minutes et les heures... Mais
 le temps — vole pour Bolingbroke en joie superbe, — tandis que je fais
 ici pour lui le stupide office d'un ressort d'horloge. — Cette musique 1570
 m'exaspère : qu'elle cesse ! — Quoique parfois elle ramène le fou à la
 raison, — elle aurait sur moi l'effet de rendre fou le raisonnable. —
 N'importe ! béni soit le noble cœur qui me donne ce concert ! — C'est
 une preuve d'affection ; et l'affection pour Richard — est un étrange
 joyau en ce monde de haine. 1575

RICHARD

Entre un groom .

RICHARD

Merci, mon noble pair. — Le moins cher d'entre nous est de dix liards
 trop cher. — Qui es-tu ! Et comment es-tu venu en ce lieu — où nul
 homme ne vient que ce triste limier — qui m'apporte ma nourriture
 pour faire vivre mon infortune ? 1580

GROOM

— Roi, j'étais un pauvre groom de tes écuries, — quand tu étais roi. Allant à York, — j'ai à grand'peine fini par obtenir permission — de revoir les traits du roi, mon ci-devant maître. — Oh ! que j'ai eu le cœur navré, le jour du couronnement, — quand, dans les rues de Londres, j'ai vu — Bolingbroke sur le rouan Barbary, — ce cheval que tu as si souvent monté, — ce cheval que j'avais dressé avec tant de soin !

1585

RICHARD

— Il montait Barbary !... Et, dis-moi, mon ami, — comment Barbary se gouvernait-il sous lui ?

GROOM

— Si fièrement qu'il semblait dédaigner la terre.

(, au groom.)

GEÔLIER

— Camarade, détale ; il ne faut pas rester ici plus longtemps.

1590

RICHARD

— Si tu m'aimes, il est temps que tu partes.

GROOM

— Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur le dira.

GROOM

Il sort.

(, montrant le plat.)

GEÔLIER

— Milord, vous plairait-il de manger ?

RICHARD

— Goûte d'abord, comme d'habitude.

1595

GEÔLIER

— Milord, je n'ose : sir Pierce d'Exton, — que le roi vient d'envoyer, me donne l'ordre contraire.

RICHARD

— Le diable emporte Henry de Lancastre, et toi ! — Ma patience est usée, et je suis las.

RICHARD

Il frappe le geôlier.

1600

GEÔLIER

— À l'aide ! à l'aide ! à l'aide !

RICHARD

— Qu'est-ce à dire ? Que prétend la mort dans cette brutale attaque ? — Manant, ta propre main me fournit l'instrument de ta mort.

RICHARD

Il arrache une arme à l'un des assaillants et le tue.

RICHARD

— Toi, va remplir une autre place dans l'enfer.

1605

RICHARD

Il en tue un second ; puis est lui-même frappé à mort par Exton.

RICHARD

Il meurt.

EXTON

— Aussi plein de valeur que de sang royal ! — J'ai épuisé l'une et l'autre ! Oh ! plutôt au ciel que ce fût une bonne action ! — Car maintenant le démon, qui prétendait que je faisais bien, — me dit que cette action est enregistrée dans l'enfer. — Je vais porter ce roi mort au roi vivant. — Qu'on emporte les autres, et qu'on leur donne ici la sépulture.

1610

EXTON

Il sortent

EXTON

.

EXTON

‌

1615

SCÈNE XIX

(Le château de Windsor.)

BOLINGBROKE

— Cher oncle York, la dernière nouvelle que nous apprenons, — c'est que les rebelles ont incendié — notre ville de Cicester, dans le Gloucestershire : — ont-ils été pris ou tués, c'est ce que nous ne savons pas encore.

NORTHUMBERLAND

— Bienvenu, milord ! quelles nouvelles ?

NORTHUMBERLAND

— D'abord, que je souhaite toute prospérité à ton pouvoir sacré ; — ensuite, que j'ai envoyé à Londres — les têtes de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent. — Les détails de leur arrestation sont — amplement exposés dans le papier que voici. 1620

NORTHUMBERLAND

Il lui présente un papier.

BOLINGBROKE

— Nous te remercions pour ta peine, noble Percy ; — à tes mérites seront décernées des récompenses méritées. 1625

FITZWATER

— Milord, j'ai envoyé de Londres à Oxford — les têtes de Brocas et de sir Bennet Seely, — deux des dangereux affidés — qui ont comploté à Oxford ton effroyable renversement.

BOLINGBROKE

— Tes services, Fitzwater, ne seront pas oubliés ; — je sais toute la noblesse de ton mérite. 1630

PERCY

— Le grand conspirateur, l'abbé de Westminster, — accablé de remords et de mélancolie amère, — à livré son corps à la tombe ; — mais voici Carlisle vivant pour subir — ton royal arrêt et la peine de son orgueil.

BOLINGBROKE

— Carlisle, voici notre arrêt : — Choisis quelque retraite, quelque pieuse ¹⁶³⁵ résidence, — autre que celle que tu possèdes, et vas-y jouir de la vie. — Pourvu que tu vives en paix, tu mourras libre de toute persécution. — Car, bien que tu aies toujours été mon ennemi, — je vois en toi de hautes étincelles d'honneur.

BOLINGBROKE

— Exton, je ne te remercie pas ; car tu as, — de ta main fatale, commis ¹⁶⁴⁰ une action qui retombera en opprobre — sur ma tête et sur cet illustre pays.

EXTON

— C'est sur un mot de vous, milord, que je l'ai commise.

BOLINGBROKE

— Ils n'aiment pas le poison, ceux qui ont besoin du poison, — et je ne t'aime pas. Quoique j'aie souhaité sa mort, — je l'aime assassiné, et hais ¹⁶⁴⁵ son assassin. — Pour ta peine reçois les reproches de ta conscience, — mais non mon approbation ni ma faveur princière. — Va errer avec Caïn dans l'ombre de la nuit, — et ne montre jamais ta tête au jour ni à la lumière. — Milords, je vous l'assure, c'est pour mon âme une profonde tristesse — que ma grandeur naissante ait été arrosée de sang. — Venez ¹⁶⁵⁰ vous associer au deuil qui m'afflige, — et couvrez-vous vite du noir funèbre. — Je veux faire un voyage en Terre Sainte, — pour laver de ce

sang ma main coupable. — Marchez tristement à ma suite, et, honorant mon deuil, — suivez en larmes cette bière prématurée.

BOLINGBROKE

Ils sortent.

1655

FIN DE RICHARD II

‌